

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr. ; — Six mois, 13 fr. ; — Trois mois, 7 fr. ; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21^e Année. N^o 1042 — 31 Mars 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



OUVERTURE DU PARLEMENT TURC. — Arrivée des députés et grands dignitaires de l'État à la porte de Dolma-Backtché.

(Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. J. Viaud, notre correspondant.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos Gravures : Ouverture du Parlement impérial ottoman; — M. Mercié; — M. le général Merle; — la Tempête de neige des premiers jours de mars en Russie et en Roumanie; — *Le Premier pas*, tableau; — Danse sacrée dans le Temple de Shinto (Japon); — la Bénédiction des chevaux, à Rome. — Les Dieux qu'on brise. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Une Conjuraison d'écoliers, par A. Brébion. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Récréations de la Famille, par P.-L.-B. Sabel. — Grande dame roumaine. — Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : Ouverture du Parlement turc. — Lecture du Discours du Sultan. — *Le Premier pas*, tableau. — La Bénédiction des chevaux, à Rome. — Japon : Danse sacrée dans le Temple de Shinto. — M. Mercié; M. le général Merle. — Voyageurs culbutés par un tourbillon de neige à l'entrée de Kischeneff. — Revue comique, par Cham. — *L'Alarm*, porte-torpilles américain. — Échecs et Rébus.

COURRIER DE PARIS

QUEL pitoyable chef d'orchestre que le printemps! Toujours il agite son bâton trop tôt ou trop tard. Toujours il conduit à contre-mesure la ronde des bourgeons et le chœur des sonnets.

C'est Adrien Decourcelles, je crois, qui, dans une de ses spirituelles définitions, disait :

« ABRICOT. — Petit fruit qui manque tous les ans. »

Il n'y a pas, hélas! que le petit fruit qui manque pour justifier les dithyrambes perpétuels des poètes à l'endroit des félicités printanières. Où les rimeurs mettent : *douces effluves*, comprenez : *atroces giboullées*. Où ils écrivent : *brises suaves*; traduisez : *bises glaciales*. Et ainsi de suite.

Comment en serait-il autrement?

Interrogez un paysan. En mars, il vous répond : C'est les giboullées. En avril, il vous dit : Faut s'y attendre, c'est les gelées tardives qui veulent ça. En mai : Ah! dame, il faut bien que la lune rousse se passe.

De toutes ces nécessités successives, il ne peut sortir autre chose qu'un pataugement universel et qu'une grippe unanime.

Mais tant pis, ma foi. Le calendrier parle. On l'écoute quand même.

Et voilà pourquoi dimanche, jour de Pâques, Parisiens et Parisiennes inaugureront du même coup leurs toilettes réfrigérantes et les voluptés de la foire au pain d'épice.

Rien de changé dans l'ordre et la marche. Toujours les mêmes baraquas.

C'est que le métier de saltimbanque a des séductions irrésistibles et des charmes sans pareils! Ceux qui l'ont traversé y reviennent toujours, alors même que la fortune leur a souri.

Voyez Laroche, aujourd'hui possesseur d'un immeuble sérieux à Vaugirard, il a cédé depuis longtemps sa baraque de physicien à son gendre; mais c'est plus fort que lui, il faut qu'il vienne rôder autour de ses anciens tréteaux.

Et le père Cocherie, autre célébrité du genre?

Le père Cocherie, est un véritable Crésus qui compte ses propriétés à la demi-douzaine. Eh bien! lui aussi, il a la nostalgie de la grosse caisse. Il a cru qu'il pouvait se retirer des affaires et il passé la main. Mais il est encore plus possédé que Laroche. Il a absolument besoin d'opérer lui-même de temps à autre. Alors il endosse sa défroque de vieux marquis, coiffe sa perruque poudrée et fait la parade en amateur, pour le compte de ses remplaçants.

Il en résulte même quelquefois des scènes d'une drôlerie fantasque.

L'année dernière, par exemple, un honorable bourgeois désireux de s'installer à Grenell trouva un appartement à sa convenance dans une maison de la localité.

Ayant hâte de terminer l'affaire, il demande à parler immédiatement au propriétaire.

— Il n'est pas ici, répond le concierge, mais vous le trouverez place du Trône.

— Quel numéro?

— Il n'y a pas besoin de numéro, tout le monde vous le désignera, il est assez connu, Dieu merci.

Le bourgeois arrive en effet, s'informe :

— M. Cocherie..., propriétaire?

— Le voilà.

Et de loin on lui montre un bonhomme qui battait un entrechat sur les tréteaux et auquel le pitre allongeait justement en ce moment là un énorme coup de pied quelque part.

Je vous laisse à penser l'effet qu'une surprise de ce genre peut produire sur un locataire prudhomme.

Les candidatures académiques vont se multipliant.

On en compte déjà cinq. Ce qui m'étonne toujours en pareil cas et ce qui me paraît peu fait pour démontrer l'utilité de l'Académie et le sérieux des choix qu'elle fait, c'est l'incroyable diversité des candidatures.

Une institution, si je ne me trompe, doit avoir un but déterminé. Une société ne doit être composée que de membres concourant à ce but.

En peut-il être ainsi pour l'Académie, lorsqu'on voit en ligne, le même jour, pour solliciter l'honneur d'y être admis, un vaudevilliste comme M. Sardou, un poète comme Leconte de Lisle, un homme d'État comme M. d'Audiffret-Pasquier? Encore est-il étonnant qu'il n'y ait pas sur la liste des postulants quelque médecin ou quelque chimiste ou quelque astronome, comme cela est déjà arrivé souvent!

Or, je vous le demande en toute bonne foi, est-il possible de peser dans la même balance des mérites si opposés? Comment se décider équitablement? En quoi la valeur de M. d'Audiffret peut elle être comparable à la valeur de M. Sardou ou à celle de M. Leconte de Lisle?

C'est comme si l'on faisait concourir ensemble pour un prix un archéologue, un joueur de trombone, un peintre de paysage, un entrepreneur de maçonnerie et un feuilletonniste.

Il faut croire cependant qu'il y a des grâces spéciales pour nos immortels, puisqu'ils finissent toujours par s'y reconnaître.

On prévoit, du reste, que l'élection sera chaudement disputée. Si chaudement que, comme à la Chambre les jours de grand vote, il faudra probablement que les malades se fassent apporter pour déposer leur bulletin quand même.

Ce ne serait d'ailleurs pas la première fois.

Quand Victor Hugo se présenta jadis, un académicien classique arriva sur une civière pour combattre l'ennemi.

Ce qui donna même lieu à un épisode piquant.

Royer-Collard montait l'escalier en même temps que cet invalide qu'on traînait ainsi au supplice.

Et, indigné (il était très-rageur), il se mit à crier en plein escalier :

— Je voudrais bien savoir quel est le candidat assez barbare pour arracher ainsi à son lit ce moribond, il serait sûr de ne jamais avoir ma voix.

Je vous laisse à penser la figure que fit à ce mot de *moribond* le malheureux académicien qu'on portait à bras!

Royer-Collard le fit d'ailleurs comme il l'avait dit, et le candidat classique perdit une voix en croyant la gagner.

L'Ambigu a repris *l'Usurier de village*.

En passant l'autre soir devant le théâtre à l'aspect délaissé, je me rappelais quelle belle soirée ce fut que cette première de *l'Usurier* à l'Odéon. Après cette victoire, les deux auteurs, Amédée Rolland et Charles Bataille durent être tentés de s'écrier avec le poète :

L'avenir, l'avenir, l'avenir est à nous!

Comme les événements leur ont répondu vite, avec le poète aussi :

Non, l'avenir n'est à personne!

Quelques années après, Rolland était mort, Bataille était fou, et sa folie devait bientôt le conduire à la tombe.

Pauvre garçon! Je fus peut-être le premier à m'apercevoir du déraillement de son esprit si alerte. Voici comment la chose advint :

Je passais sur la place de la Bourse, un matin, vers dix heures. De loin, j'aperçus Bataille s'empressant de venir à moi. Il écrivait alors une chronique hebdomadaire au *Charivari*.

Il me tendit la main, et brusquement :

— Vous savez que je ne pourrai pas vous envoyer mon courrier cette semaine.

— Comment cela! seriez-vous malade?

— Malade, oh! non pas; mais je fais mes préparatifs de départ, et ils m'absorbent complètement.

— Vos préparatifs de départ? Où allez-vous donc?

— En Abyssinie; je fais partie d'une expédition anglaise en qualité d'historiographe.

Jusque-là, la chose n'était que surprenante, mais restait possible, quoique je fusse un peu surpris que Bataille, que j'avais vu l'avant-veille, ne m'eût pas encore soufflé mot de ce gigantesque projet.

Toutefois, il parlait avec tant d'impassibilité que je le croyais presque, quand poursuivant :

— Vous comprenez, mon cher ami, quelle splendide affaire c'est pour moi.

— On vous donne de bons appointements?

— Excellents... dix mille francs par jour!...

— Comment dix mille francs?...

Je me mis à rire, pensant qu'il avait voulu plaisanter. Il rougit soudain, me regarda d'un œil hagard, et avec colère :

— Oui, dix mille francs, et ce n'est pas trop. Je raconterai le voyage en vers, et je compte bien demander de l'augmentation.

La triste vérité venait de m'apparaître brutale, implacable. Bataille devenait fou.

Je le quittai et je m'empressai d'aller chez un de ses intimes qui ne savait rien encore. Celui-ci se rendit chez sa femme. Hélas! elle s'était aperçue de tout depuis plus de huit jours, mais elle n'avait osé en parler à personne, espérant qu'il ne s'agissait que d'un accès passager.

Et justement, comme elle expliquait ses angoisses à celui qui était venu l'interroger, on sonna à la porte. C'était un garçon de bains, coiffé d'une baignoire. Successivement, il en arriva ainsi huit en moins d'une demi-heure.

Bataille (étrange manie!) avait eu l'idée de commander des bains de tous les côtés.

Le lendemain, il faisait envoyer chez lui une dizaine de parures de chez divers bijoutiers du Palais-Royal.

Des parures! Amère dérision. C'est à peine si sa pauvre femme avait alors de quoi acheter le pain quotidien. A partir de ce moment, le mal ne cessa pas de progresser avec une rapidité foudroyante. En quelques semaines Bataille était emporté.

Non, l'avenir n'est à personne!...

Ce fut, en somme, un groupe très-particulier que celui dont Bataille, Duboys et Rolland furent les chefs de file. Il n'eût pas le temps de donner complètement sa mesure, car tous moururent jeunes. Mais ce n'étaient, à coup sûr, pas les premiers venus que ces poètes. Ce qui constituait leur originalité, c'était d'avoir entrepris de marier le lyrisme au réalisme. Sans recommencer *l'école du bon sens* et le ponsardisme, ils voulaient faire, en même temps que de l'art, de la littérature pratique, si l'on peut ainsi parler. Ils n'eurent pas le temps de mener l'entreprise assez loin pour qu'on pût les juger avec équité; mais, en somme, c'est déjà un honneur pour leur mémoire que de l'avoir tentée, en se tenant à égale distance des révasseries du parnassisme et des brutalités du naturalisme, qui devaient leur succéder.

Si les artistes se plaignent de notre temps, c'est qu'ils sont trop exigeants, en vérité.

Jamais, à aucune époque, ils ne furent l'objet de plus grandes sollicitudes. Jamais le public ne prêta plus avidement l'oreille aux échos des ateliers. Voyez ce qui se passe à propos du Salon.

On ne veut même plus attendre l'heure où il s'ouvrira. Il faut qu'on soit renseigné préalablement par

la chronique sur les tableaux à sensation que promet l'Exposition qui se prépare.

Un de ces tableaux-là devait être la grande figure à laquelle Vollon s'était attelé avec fureur. Malheureusement, le temps lui a manqué au dernier moment, et le nom de Vollon ne se trouvera pas sur le livret de 1877. En revanche, si nous n'avons pas son *Contrebandier*, nous aurons une surprise signée Jules Breton.

Breton s'était abstenu l'an dernier, tout entier qu'il était à la douleur que lui avait causée la perte d'une nièce adorée. Cette fois, il envoie une étude de femme, grandeur nature, qu'on signale comme une œuvre tout à fait hors ligne. Il n'en fait pas d'autres.

On parle aussi beaucoup du portrait de Dumas fils par Meissonier. Comment a-t-il pu trouver le temps de peindre, au milieu des préoccupations que lui cause l'achèvement de son hôtel, où il fait, défait et refait sans cesse?

Ces fantaisies répétées et contradictoires lui coûteront la bagatelle de deux millions peut-être, deux millions enlevés à la pointe du pinceau.

Et Meissonier, par dessus le marché, reste toujours propriétaire de son château de Poissy. A preuve que, dernièrement, il s'y est passé un petit événement où il y a pâture pour la chronique chronique.

Meissonier a là-bas un chien qu'il adore. Ce chien tombe malade; tout le monde est en émoi. S'il allait lui arriver malheur en l'absence de son maître, grand Dieu!

On envoie chercher le vétérinaire : il était sorti, et la maladie empirait toujours. Ma foi, tant pis, on fait appeler le médecin, à qui, en s'excusant, on demande une consultation pour la bête.

Il s'exécute en homme d'esprit.

Seulement quand on veut le payer :

— Comment donc, dit-il... pas du tout... Si jamais j'ai besoin d'un petit raccord à mes corniches, je ferai venir M. Meissonier et nous serons quittes.

~ Cette histoire de chien se trouve avoir un double à-propos, car la race canine est très en évidence dans les nouvelles à la main depuis qu'on exhibe chez Robert-Houdin le fameux *Minos*, dont un confrère disait cette semaine avec une grande hardiesse de métaphore :

— Ce chien est le lion du jour.

Le fait est que ce chien-lion, digne successeur de *Munito*, est un gaillard que rien n'embarrasse.

A moins qu'on ne lui parle politique par exemple. Quelqu'un dans une séance à laquelle nous assistions, lui avait demandé... Mais, auparavant, un peu d'explication sur la mise en scène est nécessaire :

On étale devant lui des photographies représentant des souverains de tous pays, le comte de Chambord, le comte de Paris, l'ex-prince impérial, M. Thiers, maréchal Mac-Mahon, etc.

Le quelqu'un à qui je reviens, dit à *Minos* :

— Va chercher le portrait de celui qui est destiné à régner sur la France.

Le malin quadrupède qui désire, à ce qu'il paraît, ne se brouiller avec aucun parti et ménager à la fois les susceptibilités des républicains et des monarchistes, s'est assis tranquillement en regardant d'un autre côté et il a été impossible de le faire bouger de place.

Conclusion empruntée à La Fontaine :

Qu'on dise encore après ceci
Que les bêtes n'ont pas d'esprit.

~ Du reste, à propos de l'esprit des bêtes, on a fait pleuvoir les anecdotes et il y en a de bien drôles dans le répertoire, à commencer par le chien qui chaque fois qu'il rencontrait des gamins jouant au bouchon leur volait deux sous pour aller acheter un gâteau.

A finir par un gros caniche qui possédait un de nos amis et à qui celui-ci avait appris à marquer les points au billard. Chaque fois qu'on faisait un carambolage il se dressait sur ses pattes et tirait sur la tringle une des boules mobiles.

Mais attendez le bouquet.

Chaque fois que c'était son maître qui avait carambolé, il en marquait deux!

Reprise de la conclusion :

Qu'on dise encore après ceci....

~ Quand nous vous l'avions prédit! et il n'y a pas longtemps encore!

J'ignore si vous me ferez l'honneur de vous en souvenir, mais dans une chronique datant d'un an à peine, je prophétisais, à propos de mariages, que le temps n'était pas loin où l'on verrait dans les annonces, à côté des nomenclatures des robes mises en vente par les magasins de nouveautés, des listes d'offres et de demandes publiées par des entrepreneuses de mariages.

Eh bien! ça y est.

Dans les annonces du *Petit Journal* de mardi dernier, on pouvait lire avec l'adresse du M. Conjungo qui se livre à ce genre de spéculation, cette nomenclature :

Demoiselle. Vingt-neuf ans. — Fortune, cent mille francs.

Orpheline. Vingt-trois ans. — Fortune, soixante mille francs.

Veuve sans enfants. Vingt-six ans. — Fortune, cent mille francs.

J'ai copié textuellement trois ou quatre mentions au hasard. Il ne manque plus (on y viendra) que de compléter la chose par des détails plus intimes tels que :

Veuve bien conservée. Trente-neuf ans, n'en paraît que vingt-huit. — Pas de faux cheveux. — Toutes ses dents. — Assez de piano pour faire danser. — Vive, mais bon cœur. — Légères moustaches. — Fortune, cent trente mille francs, plus un oncle paralysé d'un côté. Le médecin de la maison de santé ne lui donne pas trois mois à vivre. — On prouvera.

Ma formule vous paraît exagérée sans doute. Eh bien! je vous donne rendez-vous à un an d'ici pour vous la montrer réalisée par les annonces.

~ Une course d'espèce particulière est engagée en ce moment, sans que le public en connaisse bien toutes les péripéties.

C'est la course à la partition.

Deux coureurs seulement, mais la qualité remplace la quantité. Ces deux coureurs sont MM. Gounod et Ambroise Thomas.

Le coursier de Gounod s'appelle *Polyeucte*; M. Ambroise Thomas galope avec *Françoise de Rimini*.

C'est une course d'obstacles.

Il y a deux ans qu'elle dure. On n'avait jamais vu un spectacle pareil. Le steeple chase se poursuit avec des péripéties variées. Tantôt c'est *Polyeucte* qui tient la corde; tantôt il est distancé par *Françoise de Rimini*. Qui des deux arrivera avant l'autre? Les paris sont ouverts.

On a prétendu cette semaine qu'on avait changé de place le poteau d'arrivée. Il ne serait plus sur la place du Nouvel-Opéra, mais devant le Théâtre-Italien. Immédiatement, les deux coureurs se seraient engagés tête à tête sur la nouvelle piste.

Car c'est là ce qu'il y a de curieux surtout.

Dès qu'Ambroise Thomas paraît avec son manuscrit, Gounod paraît avec le sien. On dirait qu'un fil invisible les attache l'un à l'autre. Si vous voulez mon opinion, je parie pour *Françoise de Rimini* première. Cela pour une bonne raison : on a une *Françoise de Rimini* qui s'appelle Nilsson. Des pourparlers ont même été engagés avec elle lors de son dernier voyage.

Elle est par reconnaissance pour Ambroise Thomas, à qui elle a dû son plus grand succès avec *Hamlet*; elle est toute disposée à faire les plus grands sacrifices matériels.

La Russie lui donne 7,000 francs par soirée. Elle consentirait à n'en toucher que 2,500 pour avoir l'honneur de créer le rôle de *Françoise*. Il est impossible qu'on ne finisse pas par s'arranger.

Tandis que pour *Polyeucte*, c'est un ténor qu'il faut.

Mais un vrai, un ténor qui soit tragédien en même temps, un ténor qui ait l'*ut dièze* de Tamberlick et le prestige de Talma.

Vous voyez comme c'est facile à trouver.

En désespoir de cause, on avait pensé un instant

à faire de *Polyeucte* un baryton : c'était quand on avait Faure sous la main. On ne l'a plus. Il paraît, d'ailleurs, que *Polyeucte* doit être un ténor, pour que sa conviction soit plus touchante. J'ai entendu soutenir très-sérieusement cette thèse, l'autre soir, par des musiciens.

Ils affirmaient que le fameux *je crois, je sais, je vois*, perdrait tout son effet si on le baissait de trois tons.

Voilà des subtilités auxquelles je me déclare incapable de rien entendre; mais à chacun sa spécialité, n'est-ce pas?

~ N'est-on pas tout en émoi dans le monde des archéologues à propos de la découverte d'un confrère qui jure ses grands dieux qu'il vient de trouver enfin le vrai, vrai, vrai tombeau d'Agamemnon et de sa famille!

Le docteur Schliemann en a même donné une description de plus complètes.

Le tombeau renfermait cinq cadavres dont l'un était coiffé d'un casque.

Le docteur Schliemann garantit qu'il a reconnu Agamemnon tout de suite.

Calino demande s'il avait sa photographie.

Moi, je ne demande rien du tout.

La découverte me laisse absolument indifférent. J'avouerai même, à dire le fond de ma pensée, que j'aimais beaucoup mieux supposer que cette histoire était une aimable fable où l'imagination des poètes s'était donné carrière.

Agamemnon, passant à l'état de cause célèbre, n'est plus mon homme, même orné du casque qui dans la tombe le fait ressembler à Mangin.

Mais du moment où les antiquaires sont heureux, pourquoi troublerions-nous leur joie? Il faut que tout le monde vive.

~ Tout le monde, excepté le phylloxera, qui lui, le gaillard, a l'air de se moquer de ceux qui le combattent.

L'Académie des sciences, qui ne doute de rien, y compris son propre mérite, avait raconté aux populations crédules qu'elle possédait enfin le remède infallible contre ce fléau.

Rien de vrai. Il pullule, il envahit. Voyez un peu quel sujet de méditation pour la philosophie, si le phylloxera continue à exercer ses ravages.

Il y a gros à parier qu'avant peu, nous en serons réduits à boire exclusivement de la bière.

Or, si nous buvons de la bière, les médecins estiment qu'il ne faudra pas trente ans de ce régime pour modifier notre tempérament national.

Plus d'élan, plus de gaieté, nous deviendrons graves, somnolents, compacts, nous nous germaniserons de fond en comble.

Adieu la fantaisie! adieu le vaudeville et la comédie! adieu l'esprit de Voltaire! adieu la chanson! adieu la France!

Tout cela parce qu'un animal microscopique se sera avisé de vouloir faire un petit voyage par delà l'Océan au lieu de rester en Amérique, où il trouvait cependant une pâture suffisante, le malencontreux émigrant.

A quoi tient l'histoire!

~ A propos d'histoire, on annonce l'ouverture d'une souscription pour offrir à Saint-Gaudens, son pays, le buste d'Armand Marrast, le célèbre journaliste libéral.

Ce fut un homme de talent, ce fut aussi un homme d'esprit, comme le prouve l'anecdote suivante, par laquelle je terminerai :

En ce temps-là, Armand Marrast commençait à se faire un nom redoutable dans la presse de l'opposition.

On chercha à se l'attacher. Et, pour ce, on lui fit proposer, avec de gros appointements, le feuilleton théâtral d'un grand journal ministériel.

Marrast refusa.

Puis, comme l'intermédiaire insistait en demandant :

— Quelle raison faudra-t-il que je donne à ceux qui m'envoient?

— Vous leur direz, fit Armand Marrast en riant, que je n'aime pas les rez-de-chaussée qui donnent sur la cour.

PIERRE VÉRON.



M. MERCIER, le nouveau président de la Cour de cassation.
(Phot. Lejeune.)



M. le général MERLE, commandant la 9^e brigade d'Infanterie
du 3^e corps d'armée, décédé à Rouen. — (Phot. Tourtin.)



RUSSIE. — Notre correspondant culbuté par un tourbillon de neige, à l'entrée de Kischeneff. — (Croquis de M. Kauffmann.)



Jules pl. VÉLY

J. ANSSEAU, sc.

LE PREMIER PAS

Tableau de M. A. Vély. — Dessin de M. Lavée. — Gravure de M. Anseau. — Album Goupil.

NOS GRAVURES

Ouverture du Parlement impérial ottoman

LE 19 mars dernier, le Sultan a reçu au palais de Dolma-Baghtché, les membres du premier parlement ottoman réunis à Constantinople pour la session qui a commencé le lendemain, 20 mars.

La cérémonie a eu lieu dans la grande salle de réception du palais. A l'une des extrémités de la salle s'élevait le trône d'or du Sultan. Des deux côtés de la salle de riches tapis étaient étendus pour marquer la place des ministres, des hauts fonctionnaires et des dignitaires de l'Empire. Au centre de la salle, on avait placé des bandes de tapis transversales, qui marquaient la place des sénateurs, à droite, en face de Sa Majesté, et des députés à gauche. Au delà du tapis, les halbardiers impériaux formaient une ligne rouge et or rehaussée par la ligne noire des tirailleurs qui se trouvaient derrière.

Les intervalles laissés ont été graduellement remplis par ceux qui avaient été invités à assister à la cérémonie, Le corps diplomatique, les cazaskiers, les ulemas du plus haut rang, les généraux de division, les ministres, les membres du conseil d'état, les chefs ecclésiastiques des communautés chrétiennes et israélites, les députés ayant à leur tête, Ahmet-Véfik effendi, président de la Chambre, les sénateurs, etc.

A deux heures précises, les portes des appartements du Sultan ont été ouvertes, et Sa Majesté, précédée de Kiamil bey grand maître des cérémonies, a fait son entrée, et est allée se placer devant le trône, Kiamil bey se plaçant entre le trône et les députés. Sa Majesté était suivie des princes Réchad effendi et Djemalledin effendi, de Saïd pacha, maréchal du palais, de Hamdi pacha, Serkis bey, Ballian et autres fonctionnaires de la maison impériale, qui ont pris place derrière le trône. En prenant sa place, le Sultan a regardé un instant dans la salle, s'inclinant légèrement de la tête. Il a fait signe ensuite au grand vézir, qui se tenait au pied du trône, d'approcher, et lui a remis un rouleau contenant le discours impérial. Son Altesse l'a remis, à son tour, entre les mains de Saïd pacha, premier secrétaire du Sultan, qui, se tenant sur un petit tapis séparé, en avant des ministres, a donné lecture de ce discours, qui est assez long et contient beaucoup d'apogées historiques.

Aussitôt la lecture terminée, les hérauts ont crié : « Vive le Sultan ! » Sa Majesté a salué et est rentrée dans ses appartements. Le soir, la ville entière était illuminée; les quartiers de Péra, Galata et le vieux Stamboul ruisselaient de véritables cascades de feux de toutes couleurs.

M. Mercier

MONSIEUR MERCIER, nommé, par décret du 10 mars dernier, premier président de la Cour de cassation, appartient par son origine à la magistrature savoisienne. Membre de la cour de cassation de Turin, il fut appelé, le 4 juin 1860, à siéger à celle de Paris. Plus tard, le 8 décembre 1874, il fut promu aux fonctions de président de chambre, qu'il a conservées jusqu'au récent décret qui l'a élevé au poste important qui lui est aujourd'hui confié.

M. Mercier n'est pas seulement un juriste distingué, c'est aussi un homme plein d'aménité, et qui a su se conquérir et l'estime et la sympathie de tous ceux qui l'approchent.

Le général Merle

LE général Merle, commandant la 9^e brigade d'infanterie du 3^e corps d'armée, à Rouen, vient de mourir. Il a succombé aux suites d'une maladie de vessie dont il avait contracté le germe depuis une dizaine d'années.

Il avait été successivement chef de bataillon au 8^e chasseurs à pied, lieutenant-colonel aux grenadiers de la garde et colonel du 32^e de ligne. Forcé de rendre son

drapeau à Metz, il en avait conservé la cravate, et cette glorieuse relique ornait un des salons de l'hôtel de la brigade, à Rouen.

Le général Merle avait été doté d'une pension dans des circonstances assez curieuses pour être rappelées. Il était officier d'ordonnance de l'empereur en 1856 et fut chargé d'aller annoncer à l'Hôtel-de-Ville la naissance du prince impérial. La commission municipale qui remplaçait alors le conseil, ayant appris qu'en 1811 l'officier qui avait annoncé la naissance du roi de Rome avait reçu de la Ville une rente de 6,000 fr. pour ce fait, s'inspira de ce précédent et vota une pension pareille à l'heureux Merle. Il serait intéressant de chercher si elle est restée inscrite au budget de Paris après la révolution du 4 septembre.

Les Premiers Pas

TABLEAU DE M. VÉLY

LE Monde illustré a déjà publié, en 1874, un charmant tableau de M. Vély, *Lucy de Lamermeer*, qui était considéré alors comme les débuts de l'artiste dans le genre où il s'est affirmé depuis avec un grand succès.

Débarassé d'une coloration un peu noire et d'une certaine composition un peu contournée, qu'on reprochait à ses précédentes œuvres, M. Vély, dans celle que nous avons cherché à rendre aujourd'hui, n'a conservé que ses qualités : un grand éclat et une grande richesse de tons dans les lumières, beaucoup de grâce dans les formes, unie à une grande fermeté et à une grande souplesse d'exécution. Ce tableau méritait de figurer dans notre collection comme dans celle de M. Goupil, à laquelle nous empruntons les vers qu'y a consacrés M. A. Dézamy :

Comme auprès de son oiselle
Vole et roucoule un oiseau,
Tel, près de sa damoiselle,
Palpite ce damoiseau.

Il veut l'enrâner; mais elle
— Tremblante comme un roseau
Et rouge de tant de zèle —
N'ose franchir le ruisseau.

— « Passons ensemble, ma mie!
« Viens! Par mon bras affermie,
« Moins grand sera ton émoi;
« Et d'ailleurs sur cette route,
« Il n'est, mignonne, crois-moi,
« Que le premier pas qui coûte... »

ADRIEN DÉZAMY.

(Extrait de l'Album du Salon de 1876 en photogravure, édité par la maison Goupil.)

La Tempête de neige des premiers jours de mars en Russie et en Roumanie

CEST le cas de répéter, avec une légère variante : « Nous l'avons, en courant, madame, échappé belle ! » et, franchement, j'ai cru un instant que notre visite au quartier général de l'armée russe du Sud, nous serait fatale.

Partis à midi de Jassy, le 1^{er} mars, nous avons passé le Pruth, à Ungheni, par un soleil printanier qui ne permettait guère de prévoir l'entrée en scène de l'horrible tempête dont nous allions être assaillis le soir. C'est seulement à Kornechti, station à mi-chemin de Kichenéff, que les premiers flocons de neige faisaient leur apparition, tombant tellement pressés et rapides, qu'en un quart d'heure ils formaient déjà une couche d'au moins 10 centimètres. Mais cela était bien peu de chose en comparaison de ce qu'il nous restait à affronter.

A dix heures, le train arrive à Kichenéff, ayant employé neuf heures pour franchir 90 kilomètres. Les voyageurs sont aussitôt avisés qu'ils ne peuvent songer à quitter l'asile des bâtiments de la gare, s'ils veulent éviter de graves accidents. La plupart d'entre eux se soumettent volontiers, tant la tourmente fait rage au dehors, à passer la nuit sur les bancs, les tables et les chaises du buffet et des salles d'attente. Je suis d'avis d'imiter cette prudente conduite, mais mon

compagnon de voyage et ami, Ludovic Rigondaud, combat vivement mon opinion, offre deux roubles à un cocher de traîneau pour nous conduire à l'Hôtel suisse, et l'automédon, fasciné par cet appât d'un gain relativement considérable, se décide à risquer l'aventure.

Bien enveloppés de fourrures et de couvertures, nous nous engageons à travers une brume d'une telle épaisseur, qu'on n'aperçoit à peine à quelques pas les lanternes bordant la voie. Le chasse-neige crie, hurle, mugit; l'attelage se cabre sous les rafales qui en un instant nous couvrent d'un lourd manteau blanc; la clochette du timonnier jette au vent sa note frêle et plaintive; les bras ferrés du traîneau taillent leur sillon avec des grincements de scie, et, glacés jusqu'à la moelle, serrés l'un contre l'autre, nous nous attendons à chaque minute à la catastrophe qui nous a été prédite et que l'entêtement de Rigondaud n'a pas voulu éviter.

J'avoue qu'en ce moment je fais intérieurement des réflexions qui ne sont pas absolument folâtres. Mon compagnon jure, tonne, tempête contre l'*izvochtchik*, ses chevaux, la neige et les rafales sibériennes qui redoublent avec une telle fureur, que la machinè entière, caisson, gens et bêtes, marche de flanc au lieu d'aller de l'avant. Les chevaux ruent, se heurtent, se bousculent; l'*izvochtchik*, désormais incapable de diriger son équipage, perd la tête; l'instant suprême est arrivé. Qu'allons-nous devenir? Tout à coup, un tourbillon d'une violence inouïe nous enveloppe; le traîneau et l'attelage se plient en forme d'angle; puis je ne me rappelle plus rien, sinon que je roule sur Rigondaud, lequel jure comme un vrai païen. En un clin d'œil, celui-ci est debout : il m'aide à me relever plus mort que vif, va secouer le cocher, détèle les chevaux pour leur permettre de se dégager, et, apercevant à quelque distance un *storaj* (veilleur de nuit) qui contemple placidement notre mésaventure en agitant sa crécelle, il le hèle, le force, à l'aide d'un torrent d'invectives en langues moldave et russe, à joindre ses efforts aux nôtres, pour relever le traîneau, et bientôt tout est de nouveau sur pied sans trop d'avaries.

Le *storaj* dompté se prête complaisamment à nous guider sa lanterne à la main, et, après deux cents mètres de marche, avec de la neige jusqu'au dessus des genoux et quelques chutes insignifiantes, nous touchons au port, c'est-à-dire à l'Hôtel suisse, où nous ingurgitions immédiatement avec délices une demi-douzaine de tasses de la liqueur nationale russe, le *tchai*, ou thé.

Pendant les trois journées suivantes, l'ouragan continue à sévir avec une telle puissance que nous jugeons à propos, de commun accord cette fois, de ne pas nous exposer davantage. Nous ne quittons donc pas l'hôtel, et nous ne tardons pas à nous en féliciter, car on signale de tous côtés de graves accidents. Un adjudant du chef d'état-major de l'armée du Sud, général Niepozitchitsky, nous apprend que cet officier supérieur a failli être englouti l'avant-veille dans un trap, entre Bender et Odessa, et il me propose de l'accompagner pour assister le lendemain au déblaiement de la voie. J'accepte, afin de pouvoir vous fournir un croquis exact de cet incident (voir le n° 1041).

Les gens du pays consultés ne se souviennent pas d'avoir vu, depuis plus de trente ans, une pareille tempête. Sur certains points de la plaine bessarabe, la neige s'est élevée jusqu'à dix mètres de hauteur. Toutes les communications, qui viennent à peine d'être rétablies au moment où je vous écris, sont restées interrompues pendant huit jours. Plusieurs villages ont été anéantis, ainsi que des troupeaux. Hier, au retour, des paysans m'ont montré, sur les bords du Pruth, un poste écroulé de gardes frontières, où quatre malheureux ont trouvé la mort. — P. KAUFFMANN

Danse sacrée dans le Temple de Shinto (Japon)

UN jeune Lyonnais, M. Émile Guisnet, qui sait faire l'emploi le plus intelligent de sa grande fortune, a entrepris de visiter l'extrême Orient dans le but de recueillir des renseignements précis sur les religions des races sémitiques. Une mission du ministre de l'instruction publique lui donne à cet effet un caractère officiel; il a pu pénétrer ainsi dans les sanctuaires les plus inaccessibles aux simples mortels, et surtout aux Européens. La gravure que nous donnons aujourd'hui est un épisode de ce voyage.

Il existe deux religions au Japon : le bouddhisme, qui est le culte populaire, et le shinto, réservé aux rites officiels. Or, il paraît que le gouvernement japonais entend de grandes réformes religieuses; il supprime certaines sectes, ferme certains temples; de sorte que le clergé des deux cultes, voyant arriver un personnage étranger avec une lettre de créance et une escorte d'honneur, rivalisa de zèle et d'empressement pour le bien recevoir; persuadés qu'ils avaient affaire à quelque grand dignitaire des cultes européens, un évêque pour le moins, les prêtres organisèrent en l'honneur du prélat improvisé de véritables conciles et des fêtes religieuses du caractère le plus curieux. Dans ces réunions, les plus savants docteurs répondirent de fort bonne grâce aux questions que leur adressait M. Guisnet par l'intermédiaire de ses interprètes, lui indiquèrent les ouvrages qu'il devait se procurer pour bien connaître leurs idées, et rédigèrent des réponses simples et claires à des demandes adressées par écrit sur la création, l'intervention divine, la prière, les miracles, la vie future et la morale. Ils lui firent présent de livres religieux et d'objets sacrés dont le voyageur rapporta une collection considérable.

A Ishé, la ville sacrée du shinto, il éprouva quelques difficultés; les administrateurs religieux de ce pays se prétendirent complètement indépendants, et se refusèrent non-seulement à donner des explications, mais encore à le laisser pénétrer jusqu'au grand-prêtre des temples, cette résistance ne fut vaincue qu'après une journée de pourparlers; mais alors notre explorateur fut reçu par le grand-prêtre de la manière la plus empressée, en présence du clergé et de tous les grands dignitaires; on lui fit voir les trésors du temple; enfin, on organisa en son honneur une danse religieuse telle qu'on l'exécute les jours de grande fête ou en présence de S. M. le mikado.

Pendant ce temps, les membres du clergé qui avaient fait de l'opposition à l'entrevue étaient restés au dehors et tâchaient d'entendre à travers les murailles de papier les belles choses qui se disaient dans le pavillon du Taiko.

Notre gravure est faite d'après un croquis de M. Félix Régamey, dessinateur attaché à la mission. — STOP.

La Bénédiction des chevaux à Rome

Nous sommes un peu en retard pour publier cette gravure, qui est la reproduction photographique de l'habile croquis de M. Pio Joris; mais la semaine étant aux cérémonies religieuses souvent représentées ici, nous avons cru intéressant de rapprocher deux cérémonies de cultes bien opposés à Rome et au Japon.

Pendant le onzième siècle, une épouvantable épizootie (nommée feu de saint Antoine) se déclara sur l'Italie, ainsi que dans plusieurs autres parties de l'Europe.

L'Église crut opposer un remède à un renouvellement de ce fléau, en instituant une bénédiction pour les chevaux, ânes et mulets, bénédiction qui devait être donnée le jour dédié au saint même dont la maladie portait le nom.

Cette coutume continue de nos jours avec la même vigueur, et le nombre de bêtes privilégiées, que l'on conduit parées, enrubannées, enjolivées à la bénédiction, est fort grand. Les Romains et les étrangers y accourent comme pour un spectacle, et ils s'y arrêtent, pendant des heures, pour assister au défilé de la caravane hippique.

La bénédiction est donnée par un prêtre qui, du haut du perron, asperge les quadrupèdes rangés au bas de l'église avec l'eau lustrale, prononçant les paroles consacrées par la liturgie.

L'église devant laquelle s'accomplit la cérémonie est très-ancienne. Ce fut autrefois un temple dédié à Diane, que le pontife saint Simplicius, vers 427, voua au culte chrétien.

L'église actuelle, consacrée à saint Antoine abbé, fut reconstruite l'an 1484.

Les grands et nouveaux travaux de chaussée, qui ont été exécutés depuis peu de temps, ont beaucoup amélioré l'horizon qui l'entoure. Là où s'élevaient autrefois de chétives maisonnettes, on voit maintenant les trophées de Marius, et une route longue et agréable conduit à l'église de Sainte-Croix-en-Jérusalem, qui en borne l'horizon.

Aux pieds de l'église, les inévitables marchands de rosaires et de scapulaires à l'effigie du saint ermite égyptien débitent leur pacotille aux croyants zélés et concourent à rendre la scène plus pittoresque. Plusieurs bédoux reçoivent les offrandes des propriétaires des animaux bénis. Il nous est arrivé à nous-même de nous trouver dans l'église, lorsqu'une personne distinguée est venue porter dix francs d'aumône et a reçu en échange une image et la bénédiction pour ses chevaux. — L. BELLINZONI.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XXXV

A QUELQU'UN QUI SOUFFRE

Ami, ne crains pas la souffrance,
Même devrais-tu n'en jamais guérir,
Car Dieu fit d'elle la semence
De la fleur qu'on nomme espérance,
Et qui germe en nous, pour ne pas mourir.
Rien n'est plus sacré dans ce monde,
A tant d'épreuves exposé,
Que les larmes d'un cœur brisé :
C'est comme une eau pure et féconde
Dont le génie est arrosé!

Tout pleure : l'homme et la nature.
Tout gémit, tout souffre. Pourquoi
Dieu mentirait-il à la loi,
Qui frappe chaque créature
Et te ferait-il grâce, à toi?
Prends ton tourment pour une épreuve
Qui te purifie ainsi que le feu,
Et résigné comme l'Hébreu
Esclave au bord du large fleuve,
Fais de ta douleur l'holocauste à Dieu!

ALBERT DELPIT.

COURRIER DU PALAIS

Constatations consolantes. — Ni optimiste, ni pessimiste. — J'ai trompé un avocat. — Si la victime était morte! — L'affaire de la rue Keller. — Un procès récent. — Les mystifications. — Les notes d'un sténographe. — Un article à faire. — Quand on a une idée, on la retrouve partout. — La sage-femme inutile. — La consultation inutile. — Couvert et convives inutiles. — Où conduit l'esprit. — Histoire de rire.

Il ne faut rien exagérer! Je comprends à la rigueur que l'esprit public, sous le coup des vives émotions que lui ont données les causes criminelles écloses et jugées depuis un mois ou deux, ait été en proie à ce sombre découragement, à ces funestes prévisions que lui inspirent tant de scènes honteuses et sanglantes, et que, par suite, il soit disposé à accueillir comme certaines les rumeurs les plus vagues toujours par leur côté sombre; mais, au moins, doit-il prendre à tâche de tenir compte des démentis positifs, des rectifications formelles. Au nom du bon sens et de la raison qui raisonne, il est juste et nécessaire, quand les nouvelles lugubres sont reconnues fausses, que l'impression qu'elles ont produite ne persiste pas. Que de récits à sensation, grand Dieu! Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer, sans compter ceux que l'on oublie de démentir, mais dont on ne parle plus. La jeune fille outragée et assassinée à Mantes la Jolie, le cadavre de femme trouvé dans le canal Saint-Martin, la femme égorgée dans la rue Keller, voilà déjà trois fantasmagories lugubres qui doivent s'éteindre et disparaître. Quant à la première, c'était, paraît-il, une mystification, une plaisanterie d'un aimable farceur qui va rendre compte de ses gaietés devant un tribunal correctionnel; c'est toujours une poursuite, mais je vous en ferai connaître le résultat presque avec plaisir. Il paraît certain aussi que la seconde, la femme trouvée dans le canal, a péri par accident, et, enfin, la victime

du « drame de la rue Keller » n'a de reproches — et de graves reproches — à adresser qu'à elle-même...

Mais, pour cette dernière, il y a quelque chose de plus à formuler qu'un simple démenti. Je venais précisément de lire la rectification quasi officielle que vous connaissez sans doute, quand je rencontrai dans un coin du palais un avocat, un homme dont le mérite et l'expérience sont indiscutables. Tout en causant, je lui posai ce problème, sous forme de consultation : Une femme est trouvée inanimée, sanglante dans sa chambre; sa gorge est ouverte par trois affreuses blessures; elle n'est pas encore morte, mais sa vie est en danger. On parvient à la ranimer; elle parle et elle désigne son assassin : c'est un homme avec qui elle a eu des querelles violentes et fréquentes. Cet homme est arrêté; il nie avec énergie, mais la victime persiste. L'inculpé invoque bien un alibi, mais un alibi qui offre quelques incertitudes; en outre, il déclare que cette femme avait à se venger de lui, qu'elle lui en voulait, et il pense qu'elle s'est portée elle-même ces trois affreux coups pour le faire condamner.

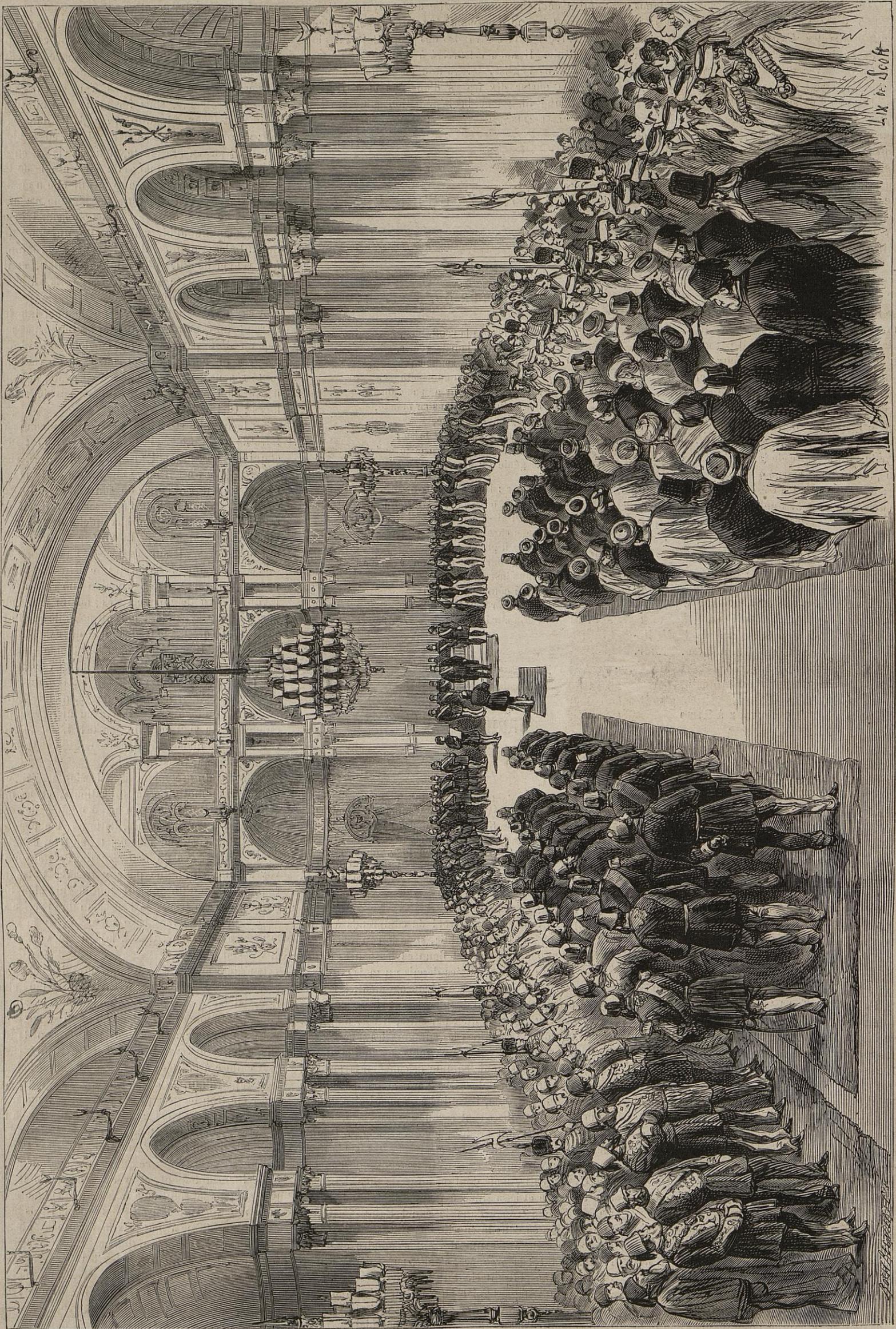
A ces derniers mots, le visage de mon interlocuteur se rembrunit, et quand j'ajoutai : « Quel succès peut-on espérer d'un pareil système de défense devant les assises? » l'honorable avocat sourit, et se contenta pour toute réponse, mais avec une expression de doute ironique bien marquée, de prononcer ces deux monosyllabes : Oh! oh!

Eh bien, lui dis-je en lui passant le journal, c'est l'affaire de la rue Keller, et la victime, qui n'est pas morte et qui survivra probablement à ses blessures, vient d'avouer qu'elle s'est frappée elle-même de trois coups de tranchet pour se venger de son amant, un cordonnier qui lui aurait promis de l'épouser et refusait de tenir sa promesse. — Il est heureux qu'elle ne soit pas morte, me dit-il tristement. — Et si par malheur elle était morte sans revenir sur ses déclarations, repris-je?

C'était là une question qui ne demandait pas de réponse. Seulement, il est probable que cela ne sera pas perdu si l'un de nous est désigné un jour pour faire partie d'un jury. Hélas! tout est possible quand les passions sont en jeu, tout demande un examen calme et persévérant. Il n'y a pas bien longtemps que, dans un grand procès criminel dont je vous ai raconté les détails, ce moyen si invraisemblable, si dangereux, appuyé pourtant par des témoignages, n'était soulevé par la défense qu'incidemment et avec une précaution inquiète, car la victime était morte! L'accusé, du reste, fut acquitté, mais je ne pense pas qu'il l'ait dû à cette probabilité si invraisemblable.

A propos du prétendu crime de Mantes, j'ai écrit tout à l'heure le mot de « mystification », et ce mot m'a rappelé aussitôt toute une page oubliée de mes notes prises il y a trois semaines. Cette terrible page égarée, perdue peut-être, me met martel en tête, depuis qu'un de mes confrères du *Courrier du Palais* vous a renvoyés à ma chronique pour y trouver l'histoire et la condamnation d'un farceur toulousain. Mon bienveillant confrère a trouvé là l'occasion de m'écrire un mot gracieux, dont je voulais le remercier, et je cherchais la page avec ardeur. C'est à lui que je vais répondre, et vous en profiterez.

Pourquoi ai-je fureté si longtemps dans ces vieux papiers informes qui composent mes notes, mon cher confrère? Hélas! parce que mes notes sont, la plupart du temps, griffonnées horriblement, et en sténographie. Je me promets de consacrer, un jour, pendant la trop stérile époque des vacances judiciaires, une chronique tout entière à la sténographie, dont on parle beaucoup trop aujourd'hui, — ce me semble, du moins, — après avoir été trop longtemps sans en parler; mais, pour le moment, je vais vous expliquer — doctrine à part — une des misères du sténographe. Je lisais sur la note trois fois maudite cette mention en vedette : *Ganguenné, histoire de rire*. Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire? Invariablement, et avec la conscience tranquille, je renvoyais la solution à la semaine suivante, quand mon attention a été éveillée et que j'ai pris la résolution de déchiffrer à tout prix le document abstrus que j'avais sous les yeux, j'ai fini par traduire sagement : *Ganguernet*. Illumination subite! Ganguernet, c'est ce personnage créé par Frédéric Soulié, dont les mystifications aboutissent à une effroyable drame : familles ruinées, déshonorées, des duels, des meurtres, — histoire de rire! — tel est, je crois bien me le rappeler, le titre du chapitre; une leçon terrible, saisissante, une leçon perdue comme toutes les leçons du monde.



OUVERTURE DU PARLEMENT TURC. — Lecture du discours du sultan dans la salle du Trône, à Dolma-Bachtché.
(Dessin de M.M. Lix et Scott, d'après le croquis de M. H. A.)



JAPON. — Mœurs et coutumes. — Danse sacrée dans le temple de Shinto. — (Dessin de M. Godéroy Durand, d'après le croquis de M. Félix Régamey.)

Rendez-vous compte, mon cher confrère, du courant d'idées dans lequel était alors plongé jusqu'au cou un pauvre chroniqueur judiciaire, hébété par cette série de coups de revolver, d'incendies calculés, de couteaux de cuisiné, etc., etc., qui composaient mon horizon de tous les côtés. Les signes abrégés se contournaient, obéissant beaucoup plus à mes préoccupations ordinaires qu'à leur signification réelle, et je me disais :

Moisset? — ce prévenu toulousain se nomme Moisset. — Qu'a-t-il fait?... et je déchiffrais : « Une sage-femme... » Ah! il s'agit sans doute d'un infanticide? — Non, pourtant! — Mais alors qui a-t-il tué? qui a-t-il empoisonné?... Je ne trouvais pas de crime et, à ce moment-là, ma note ne pouvait pas me paraître une note sérieuse, et je la renvoyais à huitaine. Mais quand j'eus trouvé ce qu'on appelle la clef, le mot mystification, tout ce qui était obscur s'est illuminé comme par enchantement.

Maintenant, lecteurs, voici l'histoire; mais elle se trouve tellement déflorée que je la raconterai le plus brièvement possible : M. A..., qui occupe à Toulouse un certain rang, voit arriver un matin une sage-femme.

— Monsieur m'a fait demander? je suis, je m'en flatte, digne de la confiance de monsieur et de madame; veuillez me conduire auprès de la dame et prenez courage l'un et l'autre!

Stupéfaction de M. A..., qui n'est pas marié! Il congédie la sage-femme, il est de fort mauvaise humeur, et se demande à qui il pourra s'en prendre de cette sottise plaisanterie.

Mais, après la sage-femme, se présente un médecin, — puis un second médecin, — puis un troisième médecin! C'est toujours M. A... qui les a fait demander pour une consultation. Encore un peu et l'aventure ressemblait tout à fait à celle de M. de Pourcéagnac; mais les apothicaires ne vinrent pas.

M. A... est furieux, il affirme qu'il se porte fort bien et... et il est servi à souhait : c'est un maître d'hôtel qui se présente suivi d'une légion de marmitons; M. A... a commandé un grand dîner; qu'il ne s'impatiente pas, qu'il ne s'inquiète de rien, le couvert sera dressé, le service sera fait à point! Et ce qu'il y a de pis, c'est que, les marmitons et leur chef évincés, non sans peine, les convives arrivèrent véritablement, une vingtaine, pas plus, mais des amis de choix, ils étaient porteurs de leur lettre d'invitation.

Le procureur de la République est prévenu, la police cherche, s'informe, et bientôt on est sûr les traces de Moisset, à qui M. A... eut le bon esprit cependant de pardonner ce mauvais tour, en se désistant de sa plainte. Mais qui a bu, boira, et Moisset de farce en farce est arrivé à commettre une grosse infamie pour se venger d'un rival heureux. Il répandit une circulaire diffamatoire qui vient de lui valoir, devant le tribunal correctionnel de Perpignan, une condamnation à trois mois de prison, 500 francs d'amende et trois mille francs de dommages-intérêts.

Histoire de rire!

PETIT JEAN.

UNE CONJURATION D'ÉCOLIERS

HISTOIRE DE VACANCES

Ceci est une aventure dont nous sourions aujourd'hui; mais vous pouvez croire que nous n'avions pas envie de rire lorsque la chose nous arriva.

Songez donc! il s'agissait d'une diminution de quinze ou vingt jours sur nos six semaines de vacances!

Cela date de quelque temps déjà. Le monument que l'on nomme aujourd'hui pompeusement le Lycée de B..., était alors tout simplement appelé l'École communale des garçons. Il n'y avait pas non plus, comme à présent, de recteur, de proviseur, de censeur, etc.; nous n'avions qu'un instituteur.

Celui dont il va être question était un homme d'une quarantaine d'années. Ancien professeur d'un grand collège, l'amour de l'indépendance l'avait amené à B..., petite ville fort éloignée des grands centres de population. Nous ne savions s'il était

garçon ou veuf, mais il n'avait point de famille avec lui. Il vivait seul dans les vastes dépendances qui sont maintenant les appartements du proviseur et des professeurs, et probablement qu'il s'y ennuyait, car il imaginait toujours quelque chose, promenades, jeux ou travail amusant, pour nous attirer autour de lui aux jours de congé.

Il se nommait M. Martel; nous l'avions depuis la rentrée à l'année précédente.

Le maître auquel il avait succédé avait une nombreuse famille et ne s'ennuyait pas. Il était loin de rogner sur les congés, lui; au contraire, la distribution des prix ayant toujours lieu vers le 15 août, il nous renvoyait invariablement le 10, sous prétexte de préparer sa liste des prix. Nous avions toujours trouvé que c'était parfaitement juste et plein de raison.

Aussi quelle ne fut pas notre stupéfaction, lorsque, le 9 août, le jour où nous recevions habituellement l'avis de ne pas revenir le lendemain, M. Martel nous prévint que les vacances ne commenceraient que le 1^{er} septembre et que la rentrée aurait lieu, comme de coutume, le 1^{er} octobre.

Non! un renversement brusque et inattendu du gouvernement ne serait pas un événement plus considérable, pour nous maintenant, que celui qui nous arrivait alors, et l'annonce que le soleil se lèverait dorénavant au couchant eût paru moins improbable aux plus forts en cosmographie que la possibilité d'une atteinte à la durée de nos vacances.

Le jour où M. Martel nous donna cet avis fut un jour d'orage pour l'école; un vent de révolte souffla à travers les bancs, notamment sur ceux de la grande classe.

Notre maître eut beau nous dire que, pour tenir compte de l'habitude, ces quinze jours seraient en partie employés à faire nos devoirs de vacances, qu'il ne nous en donnerait pas de nouveaux et qu'il y aurait promenade tous les deux jours. Tout cela n'apaisa point notre juste indignation, et fut taxé d'hypocrisie, de discours trompeurs déguisant un attentat à nos droits.

A la sortie, il y eut des rassemblements.

Les groupes étaient très-animés. Parmi cent propos indignés, on pouvait entendre : « Nous avons droit à six semaines; personne ne peut nous les retirer! — Il nous faut nos six semaines! — Nous ne nous laisserons pas tromper! — Non! non! — Il faut réclamer! — Signons une pétition au maire! proposa un futur parlementaire. — Oui! — cria une voix, mon père le connaît; je lui dirai de la remettre. — C'est une injustice! — Il faut nous révolter! — C'est ça! révoltions-nous! »

Comme on le voit, on criait beaucoup sans examiner aucun projet; aussi l'irrésolution continuait-elle à régner dans les esprits et à tenir les groupes séparés, lorsqu'un « C'est ça! » poussé avec ensemble par un grand nombre de voix, rallia tout le monde au groupe des Rodeillard.

Mais, pour que vous puissiez vous expliquer l'influence que les Rodeillard exerçaient sur nous et l'importance de leur opinion, il faut que je vous dise en quelques mots ce qu'ils étaient.

Les frères Rodeillard étaient trois, et ces trois personnages formaient un tout, une unité, qui faisait à l'école la pluie et le beau temps, qui donnait la sanction suprême à tout projet important et qui rendait la justice.

Théodore Rodeillard, l'aîné, avait seize ans et l'air niais, avec ses grands bras et ses longues jambes dépassant toujours d'un demi-pied l'extrémité de ses manches et de ses pantalons; mais, quoique un peu lent à se mouvoir, il était fort et infatigable. De plus, il était aussi impartial que la pluie. Lui, il frappait ou défendait; c'était le bras.

Martial Rodeillard le second, petit pour ses quatorze ans et demi, était intelligent, rusé, opiniâtre. C'était la tête qui jugeait, combinait, décidait.

Puis venait Antonin Rodeillard, ou plus simplement Tonin. Il avait dix ou onze ans. Celui-là était vif, alerte, remuant, adroit comme un singe et furetant partout. Il était chargé des informations, des nouvelles à répandre, des bruits, médisances, calomnies ou louanges à propager.

Ainsi que toutes les puissances, les Rodeillard avaient des partisans, même des flatteurs, et des en-

nemis. Mais, dans cette circonstance, les divisions furent oubliées; le péril commun rallia tous les partis.

Martial Rodeillard, voyant toute l'école assemblée autour de lui, répéta sa proposition :

— Moi, dit-il, je suis sûr que le maire ne sait pas ce qui se passe; s'il apprenait que M. Martel veut nous faire perdre vingt jours de vacances, il l'en empêcherait et, même, je crois que ça ne se terminerait pas comme ça pour lui, parce que personne n'a le droit de toucher aux vacances.

— C'est vrai! c'est vrai! fit-on de toutes parts.

— Mais, continua Martial, si M. Martel apprend que c'est nous qui avons été trouver le maire pour le lui dire, il se vengera à la rentrée. Pour qu'il ne puisse rien nous faire, il faut que ce soit le maire qui nous demande pourquoi nous ne sommes pas encore en vacances.

— Oui! mais comment faire?

— Si vous voulez, demain, à la sortie de quatre heures, au lieu de nous éparpiller par quartier, nous descendrons tous ensemble de la rue Saint-Bartholomé et nous passerons, bien en rangs, devant le café de la Poste, où M. le maire va tous les jours, à quatre heures, prendre son absinthe sur le devant de la porte. Vous comprenez? Il nous verra, il se dira : « Tiens! d'où viennent-ils donc comme ça? C'est pourtant les vacances! » Alors, il nous appellera pour nous interroger, et nous lui dirons que c'est M. Martel qui veut nous faire perdre vingt jours de vacances. Vous êtes sûrs qu'il le fera venir et qu'il vous le secouera comme il faut!

— Il faudra dire au maire que c'est peut-être parce que notre maître est nouveau, et qu'il ne savait pas qu'on doit nous renvoyer au 10 août, afin que M. Martel ne nous en veuille pas tant, fit un écolier prudent.

— Laisse donc! répliqua Martial, M. Martel ne pourra pas dire que c'est nous qui sommes cause de cela, puisque ce sera le maire qui nous aura interrogés.

— Certainement, appuya Tonin; nous sommes bien obligés de répondre quand le maire nous interroge.

— Mais oui! C'est ça! Ça y est! s'écria-t-on partout avec unanimité et enthousiasme.

Le plan de Martial Rodeillard était adopté; le complot arrêté. Chacun s'en fut chez soi l'âme rassurée. Seuls, quelques adulateurs restèrent autour des Rodeillard pour les féliciter et les accompagner.

Le lendemain, les classes furent paisibles. Il y eut quelques chuchotements et quelques impatiences après la pendule, mais point de mutinerie, pas de murmure; rien ne trahit nos noirs projets. M. Martel dut se féliciter, au contraire, de notre docilité à subir l'arrêt de réduction.

Cependant nos dispositions étaient bien prises, et les mots : « A quatre heures! à quatre heures! — Tous ensemble! tous ensemble! » qui avaient circulé plusieurs fois le long des bancs, promettaient une exécution fidèle.

En effet, à la sortie, l'école tout entière descendit la rue Saint-Bartholomé.

Le maire était à sa place habituelle, avec d'autres personnes. Nous le vîmes de loin. Chacun fit silence, prit une attitude grave, et nous passâmes près de la table à laquelle il était avec cette allure digne et comique des manifestations silencieuses.

Le maire était occupé à causer; il ne nous vit même pas.

Un peu plus loin, nous nous arrêtons, désappointés, pour nous consulter.

— Il faut repasser!

— Mais non! il ne pourrait pas croire que nous venons de l'école!

— Allons faire le tour par la rue des Échelles!

— Non! ce serait trop tard, dit Martial Rodeillard. Il vaut mieux repasser demain. Peut-être, aussi, que le maire ne s'est pas rappelé que c'est le premier jour des vacances.

— C'est vrai! nous recommencerons demain.

Le lendemain, même manœuvre.

M. le maire lisait un journal; il ne leva même pas la tête à notre passage.

A la suite, même discussion et nouvelle décision de repasser le jour suivant.

Hélas! nous passâmes ainsi pendant quatorze jours; toujours aussi infructueusement et toujours soutenus par quelque ingénieuse raison: « Il nous a regardés, disait-on, un soir; il va prendre des renseignements. — J'ai vu qu'il parlait à son voisin en nous montrant, disait-on un autre soir. — Il a dit: « C'est drôle tout de même! » — etc. — Et, loin de perdre son influence, Martial Rodeillard, qui était l'âme de la protestation, avait pris sur nous l'autorité d'un dictateur. Il avait même dit une fois:

— S'il y en a qui manquent de venir, je ne peux plus répondre du succès. Ce sera de leur faute si nous perdons nos vingt jours!

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DES BOUFFES PARISIENS: *La Sorrentine*, opéra-comique en trois actes, de MM. Jules Noriac et Jules Moineaux, musique de M. Léon Vasseur (24 mars). — THÉÂTRE-LYRIQUE: Le ténor Engel dans *Paul et Virginie*. — THÉÂTRE-ITALIEN: Reprise de *I Puritani*, opéra en trois actes, de B. Lini.

Le pauvre vice-roi de Naples, déjà si molesté par Masaniello, vient d'être berné aux Bouffes par les auteurs de *la Cruche cassée*, et de façon à donner du bon temps au public parisien qui assistait à sa déconvenue. On en rit encore depuis le passage Choiseul jusqu'aux banlieues les plus reculées.

Sachez que l'infortuné bonhomme allait épouser la princesse de Ripaverde, la fille d'un grand d'Espagne de la deuxième catégorie de la première classe. Cependant, au moment de toucher Naples, la princesse a été enlevée. On imagine alors de lui substituer Thérésina, qui, pour exercer la profession de marchande de coquillages, n'en possède pas moins un extérieur très-engageant.

Thérésina, présentée à la cour comme fiancée du prince, y fait très-bonne figure. Les familiers du palais qui hier n'eussent pas tourné la tête pour regarder cette fille de la plage, sont maintenant à ses pieds comme devant une petite madone.

Dans sa nouvelle situation, la belle a un caprice généreux; elle élève Coucoumella, son propre père, au rang et à la dignité de barbier de la cour. Mais le quiproquo en vertu duquel la marchande de coquillages est princesse se continue avec logique, et Coucoumella devient aux yeux du vice-roi le seigneur don Ripaverde, grand d'Espagne de la deuxième catégorie de la première classe. Vous voyez le choc et vous entendez les éclats de rire quand apparaît à son tour le Ripaverde authentique, tout frais débarqué d'Espagne!

Ce n'est pas tout; Thérésina a laissé au bord de la mer un petit marchand de sardines qui l'aime à la folie. On le nomme Lazarillo, et il est proche parent de Masaniello. Aussi vous allez voir comme il chasse ou, pourrait-on dire, comme il pêche de race. Pour reprendre possession de Thérésina il n'hésite pas, en effet, à soulever le peuple de Naples et à envahir le palais. Moyen triomphant. Thérésina revenue des grandeurs tombe en effet dans les bras de Lazarillo. Ils seront heureux, et le public sera content pendant plus de cent soirs consécutifs.

Mais on pense bien que quand l'auteur de la *Timbale d'argent* et celui des *Deux Aveugles* associent leur esprit et leur fantaisie, ils trouvent autre chose que ce que nous venons de conter. La pièce qu'ils nous ont donnée est pleine d'incidents burlesques qui feraient longueur dans notre récit, et qui n'ont leur effet que sous le jour des becs de gaz.

La partition, qui abonde en chansons de joyeuse humeur, peut être considérée, à la date où nous sommes, comme une prolongation obstinée du carnaval. On y a bissé, et avec entrain, un grand nombre de morceaux; ce qui prouverait que le public des premières représentations n'est pas aussi désabusé qu'on veut bien le dire. Quant à nous,

nous avons saisi au passage l'aubade par laquelle débute le premier acte (et qu'a publiée le *Journal de Musique*); les gens du métier y remarqueront la cadence finale qui n'est point selon la formule, le pénultième accord n'étant pas celui de septième de dominante, tandis que la note mélodique qu'il accompagne est une sixte diminuée ayant sa résolution sur la tonique grave. (Excusez ce charabia de conservatoire.)

Puis nous retrouvons encore dans notre mémoire le duo dont la strette est un motif de tarentelle; la scène où Coucoumella rase en plein vent le vice-roi; la ronde « Tourne, tourne, courtisan... », et le brindisi du troisième acte.

M^{me} Peschard (tout à fait en beauté sous les costumes dessinés par Grévin) a joué et chanté le rôle de Lazarillo avec sa vaillance ordinaire. On a applaudi aussi les belles notes de mezzo-soprano qu'a données M^{lle} Paola Marié dans le rôle de la Sorrentine Thérésina. Le baryton Fugère a eu un succès de chanteur pour la manière dont il a dit sa romance.

Les autres personnages sont représentés par les joyeux comédiens qui ont nom Daubray, Scipion, Jannin, Homerville.

— Capoul a quitté le Théâtre-Lyrique et est remplacé dans *Paul et Virginie* par le ténor Engel, un bon élève de Duprez, qui est habile et qui plaira. S'il a moins d'autorité que le créateur du rôle qui lui est échu, il ne pourra toujours entraver la carrière triomphale de l'opéra de M. Victor Massé.

— La direction du Théâtre-Italien était assez bien avisée pour trouver, sans qu'on la lui soufflât, l'idée de remettre à la scène *les Puritains* de Bellini. Mais, au besoin, M^{lle} Albani l'eût poussée dans une aussi heureuse aventure.

Le rôle d'Elvira est, en effet, un de ceux qu'elle préfère et où elle est préférée. Toutes ses qualités vocales trouvent à s'y développer, et il n'est point d'occasion meilleure pour elle de donner la volée aux notes aiguës qui nichent dans son gosier.

Mais à cet avantage naturel de posséder une voix d'un si rare métal, M^{lle} Albani joint des mérites acquis par l'étude; car le tempérament, la spontanéité, l'élan nerveux ne suffiraient pas pour rendre avec toute la puissance qu'elle y a déployée la scène de folie des *Puritains*.

Jusqu'à présent, il avait été convenu qu'à Ventadour, quand la prima donna était subitement frappée d'aliénation mentale, il lui suffisait d'apparaître en peignoir de tulle blanc et les cheveux dénattés; c'est ainsi qu'elle faisait part de son douloureux état de santé aux spectateurs qui n'entendaient pas l'italien. Ce peignoir avait la valeur d'un symptôme, ce chignon désordonné était l'indice de troubles cérébraux d'une extrême gravité.

Mais il paraît que M^{lle} Albani avait peu de confiance dans des moyens d'expression empruntés aux arts libéraux du costumier et du coiffeur. Alors elle a donné de sa personne; elle a joué en tragédienne cette scène émouvante et y a produit le plus grand effet. Je ne m'étendrai pas sur le succès qu'elle a obtenu dans l'air de bravoure en forme de polonaise; le lecteur le peut supposer d'après ce qu'il sait de la virtuosité de la jeune cantatrice.

Quant à cette belle partition des *Puritains*, si passionnée, et d'une coloration si chaude, elle verse des torrents de mélodie sur ses obscurs blasphémateurs.

Quelques dilettantes empoisonnés de germanisme lui cherchent des noises sous le prétexte que le duo des deux basses, qui termine son second acte, court les rues dans le cornet des marchands de robinets. On ne peut pourtant pas exiger que ces industriels, qui ont le sentiment de la musique qui plaît au plus grand nombre, exécutent des fragments des *Niebelungen*, quand, d'ailleurs, la plupart des théâtres d'Europe refusent cette satisfaction à la vanité de M. Wagner.

Le duo des *Puritains* ne répond pas, je l'avoue, à un idéal transcendant, et je puis me résigner à ne l'entendre que tous les dix ans.

Mais quand je suis dans ma stalle, et que Pandolfini et Nanetti Pentonnet de leurs voix vibrantes, je me laisse faire très-volontiers, d'autant plus que la situation dramatique qu'il commente comporte cette exubérance de son et ce rythme galopant.

Le duo a été bissé l'autre soir aux Italiens, et par un public qui ne prend pas le mot d'ordre de la claque.

ALBERT DE LASALLE.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

AVIS IMPORTANT

Tout et seulement (pas de solutions d'échecs, ni de rébus) ce qui concerne cette partie du journal doit être envoyé directement et franco, dans la huitaine, à

M. P.-L.-B. SABEL,

Boulevard Magenta, 150, Paris.

PROBLÈMES

61 — ENFANTILLAGES

10 noms historiques et géographiques à chercher dans les mots suivants

(Envoi d'un Poteau du télégraphe, à Albi)

As — Ile — Don?
Rage — Ré — Lent?
Rapt — Suc — Sa?
Ail — Les — Mer?
Porc — Et — Ale?
Clef — Val — Henri?
Tarn — Qui — Chale?
Mal — En — Gale?
Tet — Hardi — Mi?
Ici — Hure — Le?

62 — CARRÉ MAGIQUE AVEC LES CARTES

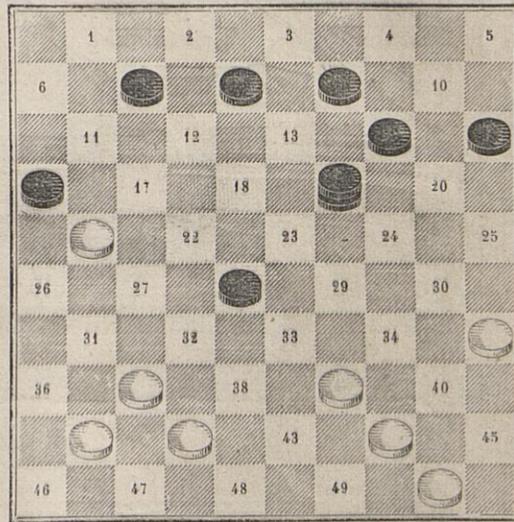
(Envoi de M. Aug. Capdeville, à Béziers.)

Prendre les figures et les as d'un jeu de cartes et composer, avec ces seize cartes, un carré qui, de quelle que manière qu'on le considère, soit de haut en bas, soit de gauche à droite, soit d'un angle à l'autre, l'on trouve toujours: as, roi, dame et valet, et, de plus, il faut que sur chacune de ces lignes horizontales, verticales et diagonales, chaque couleur soit représentée une fois.

63 — DAMES

(Composé par MM. les amateurs du café du Négoce, à Lille)

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et s'assurent la victoire en quatre coups.

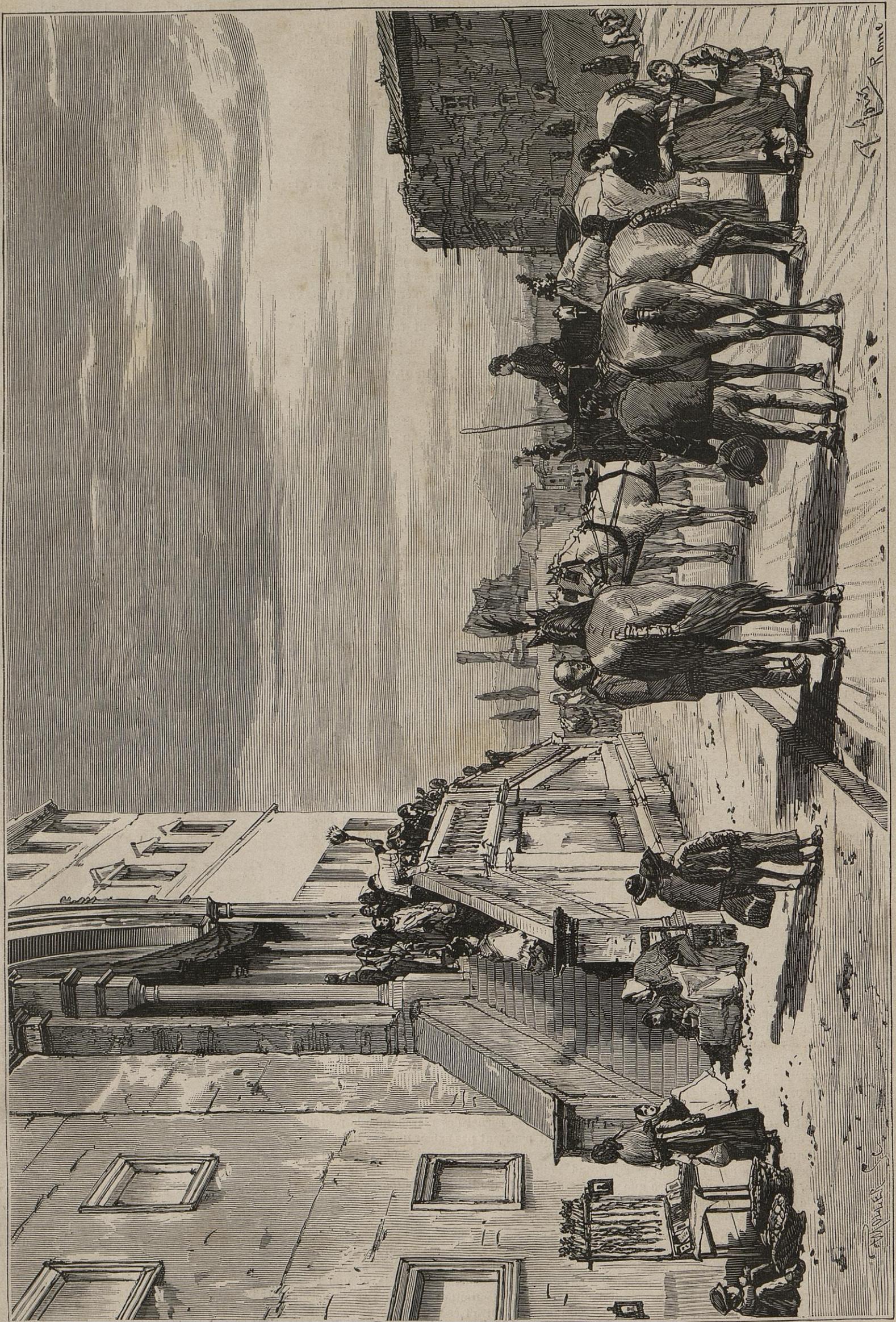
64 — ÉTUDES SUR LA MARCHÉ DU CAVALIER DES ÉCHECS

1° Combien peut-on placer de Cavaliers sur l'Echiquier normal de 64 cases, sans qu'ils soient en prise l'un par l'autre?

2° De combien de manières?

3° Donner les dessins formés par les lignes-rayons où chaque Cavalier peut atteindre?

NOTA. — Il n'y a, bien entendu, que des Cavaliers neutres: ni Blancs, ni Noirs.



ITALIE. — Mœurs et coutumes. — La Bénédiction des chevaux à Rome. — (Desin de M. Pio Jorris, notre correspondant.)

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



CONCOURS AGRICOLE

— Ne lui dites rien! c'est mon mari! le médecin lui recommande la viande crue.



LOI SUR L'ARMÉE

Demande qu'on s'empare des canons de l'église pour armer les forts.



— Qué que ça fiche que le soldat ne fasse que trois ans?
— T'es bête! si on te forçait de retirer ton pain avant qu'il ne soit cuit?



— Mais cette lettre n'a aucun rapport avec l'affaire que je juge!
— Justement, j'ai cru que...



UN FIACRE A L'HEURE

— Cocher, maintenant, chez moi, rue... — Ça, vous n'en savez rien! Deux heures de voiture, le temps de changer quatre fois le nom de votre rue.



NOUVEAU COURS D'HISTOIRE

— Il paraît que c'est le général Hoche qui a fait ce boulevard! — Eh bien! et M. Haussmann, qu'est-ce qu'il a fait alors? — Il a pacifié la Vendée.



PORTRAIT POUR L'EXPOSITION

— Quelle singulière expression vous lui avez donnée?
— J'ai saisi le moment où l'on venait d'invalider son élection.



— Je voudrais que vous fassiez mon portrait pour l'Exposition!
— Tout seul?
— Non, avec mes campagnes.

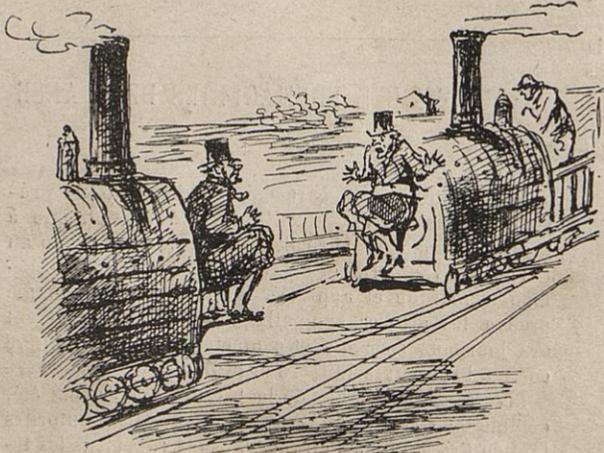


— Vous avez envoyé mon portrait à l'Exposition, mais les mains n'étaient pas achevées!
— Je les ai terminées d'après celles de mon commissionnaire.



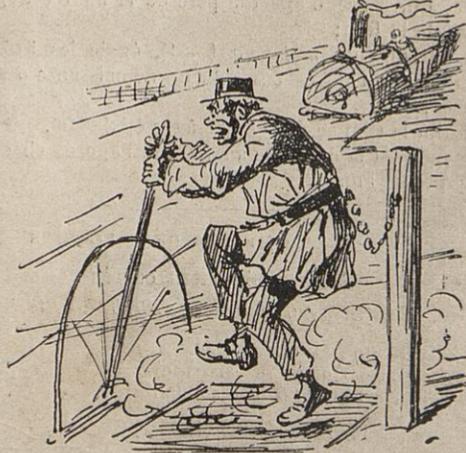
MESURE DE SÉCURITÉ EN CHEMIN DE FER

Avec son billet chaque dame recevra un bulldog hargneux, chargé de la défendre, et qu'elle tiendra tout le temps sur ses genoux.



PLUS D'ACCIDENTS EN CHEMIN DE FER

Placer comme tampon, en tête de chaque train, un administrateur de la compagnie.



Placer l'aiguilleur sur une plaque en fonte vigoureusement chauffée, afin de lui enlever toute idée de s'endormir.

65 — FANTAISIE CHEVALERESQUE
Composée par M. E. Dialen, à Paris



Etant donné 4 chevaux en liberté (sur le papier),
L'on est prié ;
1° De les attacher ;
2° De les enfermer ;
3° De les isoler.
Et cela :
En deux coups de crayon, chacun d'eux décrivant la
même courbe et formant une lettre renversée.

66 — ALBUM DU COLLECTIONNEUR
Le Whist
1^{re} QUESTION



Cœur est atout.
Etant le quatrième à
jouer, comment pouvez-
vous être fait chelem?

Cette question a plusieurs solutions, qui ont chacune
PRESQUE l'exactitude rigoureuse de celles d'un problème
d'Echecs, ce qui est rare dans un jeu aussi protéiforme
que l'est celui du Whist.

NOTA. — Sous ce titre, nous publierons de temps en
temps quelques curieux problèmes (anciens ou modernes),
désirant faire ainsi jouir nos lecteurs de toutes
les spirituelles, jolies et intelligentes questions qui nous
tomberont sous les yeux.

67 — CRYPTOGRAPHIE EUROPÉENNE

Composée par Jul-Lub-Per, à Vauvert (Gard)
Autriche — Angleterre — Belgique — Danemark —
Espagne — France — Grèce — Hollande — Italie —
Portugal — Prusse — Russie — Suède — Suisse —
Turquie.

En disposant convenablement ces 13 noms, l'on verra
que (prière de donner cette disposition) le titre de notre
journal est parfaitement lisible sur une seule ligne en
Europe.

68 — SIMPLE QUESTION

Proposée par M. E. Penner, à Paris
Dans une famille, les sommes des chiffres des années
de naissance de la mère, de la fille et du fils sont égales ;
La somme des chiffres de la naissance du père, plus
un (+ 1) est égale à l'âge du fils ;
La différence d'âge du père de la mère est égale à
l'âge de la fille ;
L'âge du père, moins un (- 1), égale les 5/6 de la
somme des chiffres des années de naissance des trois
autres ;
Enfin la somme des quatre âges égale 106.
Quelle est la date de naissance et l'âge de chacun en
la présente année ?

69 — MOTS DE DIVERSES FORMES

1° Mots doublement carrés
Composés par le Progress'-Club, à Cette

On osa se servir de moi
(A l'époque de sa naissance)
Pour frotter les lèvres d'un roi !
Dès que l'on parle de distance,
Je suis l'opposé de là-bas.
Bref, d'une actrice de génie
Je suis la sœur ; mais je n'ai pas
Son talent, que chacun envie.

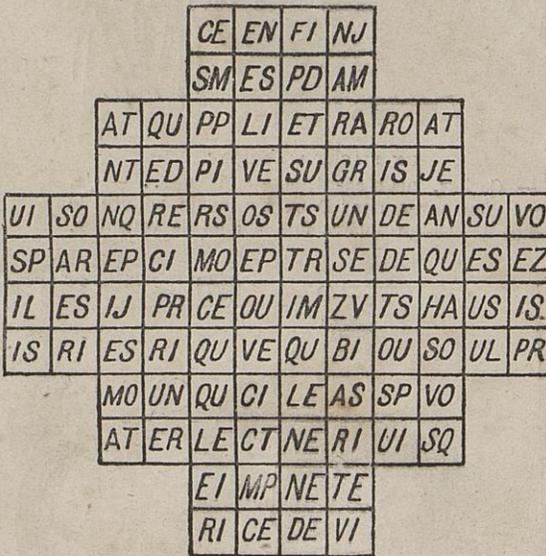
2° Mots en losange (intervertis)
Composés par le Cercle Musical d'Aubenas

Je suis un bel archange et j'habite le ciel,
Un émule, un ami de l'ange Gabriel.
En chimie on me fait subir plus d'une phase ;
Je suis combinaison de soufre et d'une base.
Tu me foules aux pieds en quittant ta demeure ;
Loin de moi, le proscrire à mon souvenir pleure
Comme un serpent je siffle et j'en ai les replis ;
Chaque jour tu me vois, tu m'écris, tu me lis.
Affluent du Danube, en Autriche je coule,
Et je donne aux pays que j'arrose mon nom.
De la France, jadis, je fus un des beaux jours
Plein du bruit des combats, plein du bruit des tambours.
Comme la pleine lune, ou bien comme une boule,
Un zéro, un cerceau, des anneaux, je suis rond.
De la vierge Marie auguste sanctuaire,
Je suis des pèlerins l'asile tutélaire.
D'un éminent flûtiste ignores-tu le nom ?
Cherche ! car il acquit un assez grand renom.

3° Mots en triangle (intervertis)
Composés par un amateur du café Fritz

Premier en thème en toute école.
Du goujon, c'est le sort dernier !
Qui sauva Rome au Capitole ?
Ce qui nous reste de l'Alsace !
Petit caprice qui se passe.
Des Italiens le premier.
Domaine du palfrenier.

70 — CRYPTOGRAPHIES COMBINÉES
ET PRESQUE TOUJOURS ALTERNÉES
du Roi et du Cavalier
(Dessin du marquis de Léda)



MÉTAGRANNE

Nous recommandons tout spécialement à nos habiles
OEdipes cette jolie nouveauté. — Ce double parcours
du Roi et du Cavalier sur un Echiquier fantaisiste de
96 cases leur donnera un ravissant dessin en une seule
chaîne fermée. — Il est indispensable que les mots du
métagramme soient trouvés pour que le problème soit
compté pour un. — Donner le dessin assure la préfé-
rence de classement à points égaux.

NOTA. — La suite du Labyrinthe à huitaine.
P.-L.-B. SABEL.

A TOUTES LES FROMAGERIES DE FRANCE

Nous avons encore à revenir sur l'Extrait de pré-
sure danois du docteur Hansen de Copenhague à
propos du concours agricole, qui vient d'avoir lieu au
palais de l'Industrie, et où ce produit a été universelle-
ment remarqué et apprécié. Nous en citerons comme
preuve les articles sympathiques que lui consacrent
des journaux spéciaux et compétents en cette matière
comme l'Industrie laitière et le Bétail.
Les grands avantages de la présure danoise ont été,
comme on sait, constatés par de nombreuses autorités
tant en France qu'à l'étranger. Nous rappelons les té-
moignages flatteurs au sujet de cette découverte de
M. de Parieu, sénateur, président de la Société d'agri-
culture du Cantal ; de M. Altier, professeur d'agricul-

ture ; de la part de la Société d'agriculture du départe-
ment du Doubs ; de M. Colin, député du Doubs, dans
son remarquable discours au comice agricole de Saint-
Gorgon ; de M. Tardy, l'habile sous-directeur de la ferme
école de la Roche, et de tant d'autres.

A ces témoignages vient aujourd'hui s'ajouter celui de
M. Schatzmann, l'éminent directeur de la station
laitière de Lausanne, qui recommande chaleureusement
la présure du docteur Hansen.

De toutes ces opinions et des expériences concluantes
auxquelles s'est livrée la nombreuse clientèle qu'elle a
su se créer en France, il résulte que cette présure offre
les avantages suivants :

1° Elle a un goût agréable et se conserve presque
indéfiniment, tout en gardant sa même force ;

2° Il en faut une très-petite quantité, puisque 2 cen-
tilitres de ce liquide suffisent pour faire coaguler 100 li-
tres de lait ;

3° Elle produit une plus grande quantité de fro-
mage ;

4° Elle donne un bon goût au fromage et au petit
lait ; ce dernier est généralement d'un beau vert
tendre ;

5° Elle est des plus faciles à employer, et il suffit
que le vacher voie opérer une fois pour qu'il sache
s'en servir.

Pour cailler 100 litres de lait à une température
moyenne de 28 degrés centigrades, il faut 2 centilitres
ou 2 centilitres et demi, soit 20 ou 25 centimètres
cubes.

Deux petites cuillerées à soupe ou deux petites cuil-
lerées et demie représentent à peu près la contenance
indiquée plus haut.

Si la température du lait est inférieure à 24 degrés
centigrades, on peut compléter les trois petites cuil-
lerées, c'est-à-dire pousser la dose de présure jusqu'à
3 centilitres, dose qui, pour tous les cas, semble être
le terme extrême pour coaguler 100 litres de lait.

Suivant les circonstances, le lait met de 35 à 50 mi-
nutes pour se coaguler complètement.

La présure danoise donne en moyenne, par 100 litres
de lait, 7 à 900 grammes de caséum de plus que la pré-
sure ordinaire, et quelquefois, suivant les cas, ce chiffre
peut dépasser un kilogramme.

La fermentation s'opère aussi bien dans ces froma-
ges que dans les autres.

Il y a ensuite une grande économie à se servir de l'ex-
trait de présure danois du docteur Hansen.

En effet, il coûte 3 francs le litre ; le triple de cette
quantité suffira pour une vacherie dont les deux traites
donnent 300 litres par jour, et la dépense sera de
9 francs pour les mois de juin et de juillet. Or, même
sans tenir compte des présures gâtées par les chaleurs
ou les mauvaises caillettes, il faut que le vacher re-
nouvelle sa présure au moins tous les dix jours et qu'il
en emploie deux chaque fois, ce qui fait douze pour la
même période, et, comme elles se vendent 15 francs la
douzaine, la dépense est d'une somme égale. Donc, la
différence en plus est de 6 francs.

Toutes les demandes doivent être adressées à
M. Louis Boll, 196, rue de Rivoli,
Seul possesseur des brevets du docteur HANSEN pour
toute la France, tant pour ce produit que pour des
Liqueurs colorantes pour Beurre et Fromage.

A 100 Kilos (Litres) de lait on emploie :

	TEMPS DE CAILLEMENT				
	45 min.	40 min.	35 min.	30 min.	25 min.
A 35°C.	9 Gr.	10 Gr.	11 1/2 Gr.	13 1/2 Gr.	16 Gr.
A 34°C.	11	12 1/2	14 1/2	17	20
A 25°C.	14	16	18 1/2	21 1/2	25

1 Gramme égale 1 Centimètre Cube.

L'Extrait de présure doit être conservé dans un endroit
frais et obscur.

Demander également à M. Louis BOLL du colorant
pour fromage à 4 fr. 50 le litre ; du colorant pour beurre
à 8 fr. le litre, de même provenance.

Rais roses, mazurka, Cerises Pompadour, valse, f. ni rage.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS

(7^e année) Rue de la CHAUSSEE-D'ANTIN, 18, Paris.
Propriété de la Société Française Financière
(anonyme) au capital de Trois Millions
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Paraît chaque dimanche, — 16 pages de texte.
Liste des anciens tirages.
Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS : 3 FR. PAR AN
Paris et Départements
Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE
un beau PORTEFEUILLE FINANCIER
avec un Traité de Bourse de 200 pages.

4 FR. PAR AN QUATORZIÈME ANNÉE 4 FR. PAR AN

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS SOCIÉTÉ ANONYME au Capital de 6,000,000 de fr.

Paraît tous les Jedis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE OFFERTE A TOUT ABBONNÉ NOUVEAU :

LE CALENDRIER-MANUEL DU CAPITALISTE pour 1877

VOLUME TRÈS-COMPLÉT ÉDITÉ AVEC LUXE. CONTENANT :

Des indications pratiques générales à l'usage des capitalistes et des rentiers, — des renseignements détaillés sur toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1876, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — un tableau synoptique complet de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE Pour 4 fr. par an AU MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS 16, rue Le Peletier, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

MAISON SARAH FÉLIX

PARFUMERIE DES FÉES

GRAND SUCCÈS DU JOUR!!!

POUDRE ET CRÈME DES FÉES

Blancheur de la Peau, Transparence, Éclat, Santé!

Pour le MODE D'EMPLOI, qui est ESSENTIEL A CONNAITRE se renseigner, 43, Rue Richer, où l'on trouve également :

L'EAU DES FÉES pour la recoloration des Cheveux.

LA POMMADE DES FÉES utile aux personnes faisant usage de l'EAU DES FÉES.

L'EAU DE TOILETTE DES FÉES pour le velouté et la beauté du corps.

L'EAU DE POPPÉE pour l'entretien des Cheveux.

LE BOUQUET DES FÉES pour le Mouchoir.

PARIS — 43, Rue Richer, 43 — PARIS

DES MALADIES DE L'ESTOMAC

Les maladies de l'estomac font le désespoir des malades et des médecins par la variété de leurs formes, qui toutes paraissent exiger un traitement différent. C'est là une erreur, ces maladies quels que soient leurs symptômes, qu'il s'agisse de gastralgies ou de dyspepsies, ont toutes pour cause une névrose spéciale du système régulateur des fonctions digestives. Le seul remède est la Poudre de Beaufort au Valériane de Narcéline.

— Une boîte est expédiée franco partout contre 5 fr., par M. FREYSSINGE, pharmacien dépositaire, 97, rue de Rennes, Paris. — On peut s'en procurer, 103, rue Montmartre et dans les pharmacies.

La Vie prolongée. LE FER BRAVAIS (FER DIALYSE) guérit radicalement : Anémie, Chlorose, Débilité, Consumption, Faiblesse, 13, r. Lafayette et pharm. Broch. P.

ANGLAIS METHODE ROBERTSON, cours et leçons. Six cours dans la journée pour les dames. H. HAMILTON, 8, rue Chabanais.

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE M^{ME} S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle méthode de Croissance et Beauté. Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt: 27, Bd. Haussmann, Paris.

CRISTAL CHAMPAGNE Th. R et C^{ie}, 44, rue Lafayette.

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE

SIROP VÉGÉTAL DÉPURATIF

Depuis 30 ans soulage instantanément, éloigne et guérit accès de GOUTTE et RHUMATISMES. Toutes Pharmacies. Mémoire médical en fr. S'adr. Dépôt gén. 14, r. de l'Échiquier, Paris.

L'ANISINE-MARC

Ce célèbre antinévralgique russe du D^r JOCHELSON est un produit hygiénique d'une innocuité parfaite, qui fait disparaître en moins d'une minute les plus fortes douleurs névralgiques, migraines, maux de dents nerveux, etc., etc. — Prix : 5 fr., et par la poste franco : 5 fr. 50. Exiger la signature en russe pour éviter les contrefaçons.

Dépôt général, 22, rue Le Peletier, Paris. — Se vend partout.



PRODUITS HYGIÉNIQUES S^t-DENIS

La Compagnie Centrale de France, dans le but de généraliser l'usage des agents hygiéniques, s'inspirant des préceptes de la science et mettant à profit la vaste organisation de sa Maison de commerce et les grands moyens de production de son Usine St-Denis, offre au public, en qualité supérieure et à prix modérés sous la garantie de son cachet :

EN PRODUITS HYGIÉNIQUES ALIMENTAIRES :

Analeptine ou Farine de santé St-Denis, comme aliment du matin pour les enfants et personnes délicates. Boîtes 2 fr.

Cordial ou Liqueur de santé de St-Denis, comme liqueur de table la plus saine et la plus agréable. Bouteille 4 fr.

Chocolat de santé de St-Denis, des plus digestifs et des plus nutritifs parmi les produits similaires. Demi-kil. 2 fr.

Thé de Chine, mélangé de santé St-Denis, comme réunissant l'arôme, la saveur et l'action à la fois tonique et stimulante que l'on recherche dans ce produit. Boîte 2 fr.

Eau de fleurs d'orange extra de St-Denis. Flac. 1 fr. 25

Ces produits sont accompagnés de prospectus-instruction.

Vente en Gros : Compagnie Centrale de France, 7, rue de Jouy, Paris ; — Détail dans les Pharmacies.

EN PRODUITS HYGIÉNIQUES DE TOILETTE :

Eau de toilette balsamique Saint-Denis, produit le mieux approprié à l'entretien de la peau et le plus suave. Flac. 2 fr.

Vinagre de toilette tonique St-Denis, pour les soins du corps quand la peau a besoin de tonicité. Flac. 1 f. 50

Eau dentifrice de St-Denis. id. 1 30

Poudre id. rose de St-Denis. Boîte 1 50

Poudre id. au charbon de quinquina id. 1 50

Pommade balsamique comphile. Pot 1 50

Savon balsamique dermophile. Pain 0 80

Tous produits recommandables pour leurs usages spéciaux.

CACHEMIRE DE L'INDE p^r Robes, seul dépôt en Europe l'Union des Indes, 1, r. Auber.

Si vous voulez être toujours Jeune et Belle n'oubliez pas que la VELOUTINE VIARD est la seule poudre qui, sans altérer la peau, donne au teint ÉCLAT, FRAICHEUR et VELOUTÉ de la jeunesse : 3 fr. 50, 6 fr. et 10 fr. la boîte. — Parfumerie F. VIARD *, ci-devant pl. du Palais-Royal, actuellement 5 bis, rue Auber.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJON, sur une ench., ch. des not. de Paris, le 17 avril 1877, de 3 MAISONS à PARIS. — 1^{re} Rue Saint-André-des-Arts, 30. Revenu : 41,500 fr. — Mise à prix : 125,000 fr.

2^o Rue de l'Échiquier, 31. Revenu : 8,700 fr. — Mise à prix : 80,000 fr.

3^o Rue Sainte-Anne, 61. Revenu : 6,500 fr. — Mise à prix : 65,000 fr.

S'adr. à M^e MEUNIER, not., 17, r. du Cherche-Midi.

TERRAIN propre à bâtir, à PARIS, boulevard de LA TOUR-MAUBOURG, 42, contenant 963 m. 26 c. env., A ADJUGER, sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 17 avril 1877, à midi. Mise à prix : 155,000 fr. S'adr. à M^e BIESTA, notaire, r. Louis-le-Grand, 11.

ADJON, même sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 24 avril 1877, d'UNE PROPRIÉTÉ à PARIS, rue St-Honoré, 390, et rue Duphot, 7. Revenu net : 43,159 fr. — Mise à prix : 680,000 fr. Faculté de conserver 160,000 f. dus au Crédit foncier. S'adr. à M^e FOVARD, not., boulevard Haussmann, 94.

MAISON et JARDIN rue MONGENOT, 3, à S^t-MANDÉ A ADJUGER, sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 24 avril 1877. Mise à prix : 35,000 fr. S'adr. à M^e Du Roussier, not., à Paris, rue Jacob, 48.

Étude de M^e GIGNOUX, avoué à Paris, rue de Rivoli, n^o 196.

VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le samedi 14 avril 1877, de :

1^o En un seul lot : MAISON A PARIS MAZARINE, 30 rue Mazarine, Mise à prix : 90,000 fr.

2^o En un seul lot : PROPRIÉTÉ à SOISY-SOUS-MONTMORENCY, place de l'Église. Mise à prix : 10,700 fr.

3^o En 21 lots : G^r PROPRIÉTÉ à SOISY-SOUS-MONTMORENCY, comprenant bâtiments et terrains.

Contenance	Mises à prix
3 ^e lot — Contenance : 2,809m49	18,400 fr.
4 ^e lot — 1,884m43	4,700
5 ^e lot — 2,063m09	5,100
6 ^e lot — 1,215m49	3,600
7 ^e lot — 958m02	5,900
8 ^e lot — 2,129m13	10,200
9 ^e lot — 1,055m74	2,100
10 ^e lot — 1,525m83	3,050
11 ^e lot — 1,524m03	4,200
12 ^e lot — 1,195m44	2,400
13 ^e lot — 1,194m36	3,000
14 ^e lot — 1,221m37	2,400
15 ^e lot — 1,320m37	3,050
16 ^e lot — 1,386m36	2,750
17 ^e lot — 1,385m53	3,100
18 ^e lot — 1,214m81	1,800
19 ^e lot — 1,212m24	2,700
20 ^e lot — 1,279m01	1,900
21 ^e lot — 1,113m18	2,200
22 ^e lot — 1,179m02	2,050
23 ^e lot — 1,517m72	3,000

4^o En 3 lots : GRAND TERRAIN planté en bois. Mises à prix.

24^e lot — Contenance : 1,230m14 2,400 fr. |

25^e lot — 1,264m62 2,300 fr. |

26^e lot — 1,247m34 2,350 |

S'adresser, pour les renseignements, à M^e GIGNOUX, M^e CORPET, M^e NICQUEVERT, M^e LÉBOUCQ, M^e BUSART, M^e PAGÈS, M^e MONNIEFFARINE ; Et sur les lieux, pour visiter.

ADJON, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 17 avril 1877, d'UNE MAISON DE CAMPAGNE, à DRAVEIL, com. de Boissy-St-Leger (S.-et-O.), G^r-Rue, 29 (st. Paris à Corbeil), 30 m. de P^{is}. Conten. : 10,580 mèt. — Mise à prix réduite : 45,000 fr. S'adr. aux not. : M^e Lefevre, r. Tronchet, 34, dép. de l'ench., et Demonts, place de la Concorde, 8 ; Et à M^e Marcheix, not., à Villeneuve-St-Georges.

G^r PROPRIÉTÉ à PARIS, h^o Rochechouart, 55, 56, 61, et rue Lailier. A ADJUGER, même sur une ench., en la ch. des notaires de Paris, le 24 avril 1877, EN 4 LOTS :

Lots Façade Superlic. M. à prix

1. Terrain, 22m14 299m82 30,000 fr.

2. Terrain d'angle, 40m15 400m97 50,000

3. Terr. et maison, 22m65 590m93 80,000

4. Terrain, 22m40 313m60 40,000

S'adr. aux not. : M^e BOUAIN, h. des Capucines, 9, et M^e MAGNE, r. de Bellechasse, 14, dép. de l'ench.

ADJON, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 24 avril 1877, d'UNE PROPRIÉTÉ au VESINET (Seine-et-O.), route de Croissy, n^o 92. Cont. : 2,152 m. 90 c. — Mise à prix : 15,000 fr. S'adr. à M^e LAMY, notaire, rue Royale-St-Honoré, 10.

2 LOTS TERRAIN r. de RENNES, dépt de la prop., de PARIS, r. Cassette, 24, à ADJUGER, sur une ench., en la ch. des not., le 10 avril 1877. Cont. de chaque lot : 569 m. Façades : 20 m. Mise à prix (220 fr. le m²) de chaque lot : 125,250 fr. S'adr. à M^e GODERT, notaire, 49, rue des Petites-Ecuries.

MAISON A PARIS-AUTEUIL, villa Montmorency, avenue des Peupliers, 10. A ADJER, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 24 avril 1877. Rev. : 2,400 fr. M. à p. : 23,000 fr. S'adr. à M^e PLOQUE, notaire, rue d'Hauteville, 1.

MAISON A PARIS, passage Tocanier, 35 (240, rue du Faubourg-Saint-Antoine). A ADJER sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 24 avril 1877. Rev. suscept. d'aug., 5,390 f. M. à p. : 35,000 f. S'adr. à M^e PLOQUE, not., r. d'Hauteville, 1.

ADJON en l'étude de M^e GUILLOTS, notaire, aux Andelys (Eure). Le dimanche 6 mai 1877, à midi, d'une BELLE HABITATION DU XV^e SIÈCLE située aux Andelys (Eure), connue sous le nom HOTEL DU GRAND-CERF CHEMINÉE TRÈS-REMARQUABLE. — BELLES TAPISSERIES ; PANNEAUX ET BOISERIES SCULPTÉS. Mise à prix : 60,000 fr. Cet hôtel renferme une belle collection d'objets d'art et de curiosité qui seraient vendus avec ou sans l'hôtel. On traiterait avant l'adjudication. S'adresser : sur les lieux et à M^e GUILLOTS, notaire.

MAISON A PARIS, RUE DE CLÈRY, N^o 78, A VENDRE, sur une enchère, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 24 avril 1877. Revenu : 10,100 fr. — Mise à prix : 110,000 fr. S'adr. à M^e MAGNE, not., 14, rue de Bellechasse.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. L. AUBOURG et C^{ie}, 10, pl. de la Bourse et dans les bureaux du journal.

GRANDE DAME ROUMAINE

La magnifique tête de femme, que nous reproduisons d'après le buste de M. Carrier-Belleuse, a été très-remarquée au Salon où elle fut exposée; si ce n'était un portrait rendant l'inimitable nature, on croirait voir dans cette œuvre nouvelle du maître une de ses créations si pleines de charme et de vie, qui font l'ornement des riches appartements au milieu des plus précieux objets d'art. On est heureux de penser que ces adorables productions ne sont que la menue monnaie de ce grand talent, si divers, qui se plie un jour aux gracieux arrangements d'un buste de femme ou d'un vase de Sèvres, et s'élève le lendemain aux plus grandes et aux plus heureuses conceptions.

PRIME offerte aux abonnés du MONDE ILLUSTRÉ

LES MOIS

Le succès de l'album LES MOIS, par MM. COPPÉE et GIACOMELLI, a été tellement grand que la première édition de cette œuvre artistique s'est épuisée en moins de quinze jours après son apparition.

Une nouvelle édition a paru, et cela nous permet de satisfaire à la demande de plusieurs de nos abonnés qui ont désiré jouir d'une réduction de prix semblable à celle qui a été accordée aux abonnés du *Moniteur universel* et de la *Revue de la Mode*.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos abonnés que par suite d'une entente avec les ateliers de photochromie nous pouvons répondre favorablement à leur désir.

L'album LES MOIS sera donc livré au prix de 20 francs au lieu de 30 à tout abonné du *Monde illustré* contre preuve justificative.

Pour les départements, le port et l'emballage coûteront 3 francs en sus.

Adresser les demandes à la Direction du *Monde illustré*, 43, quai Voltaire, Paris. (Joindre la bande du journal.)



GRANDE DAME ROUMAINE

D'après un buste en terre cuite de M. Carrier-Belleuse.

LE JOURNAL DE MUSIQUE

Le *Journal de Musique*, dont le succès s'accroît de jour en jour, vient de publier deux chansons inédites de G. Nadaud.

Le compositeur populaire des *Deux Gendarmes*, du *Voyage aérien*, des *Deux Notaires*, du *Nom de ma Sœur*, du *Message*, du *Quartier Latin*, de l'*Étudiant* et de cent autres œuvres exquises, n'a jamais montré plus de grâce touchante que dans la très-intime mélodie: *Vous n'êtes pas vieux!* et plus de verve spirituelle que dans la drôlerie fort réussie, sous ce titre gaulois: *le Bain des Charbonniers*, digne pendant de la fameuse *Soupe au fromage*, l'hymne cher à Mürger.

Le *Journal de Musique* annonce qu'il publiera successivement quatre autres pages inédites de l'illustre chansonnier: *la Rose d'Anjou*, *Pensées de l'Absent*, *Regard en avant* et la *Lettre d'un Amoureux*.

Jamais le poète-musicien n'a été mieux inspiré; aussi prédisons-nous à ces quatre charmantes compositions le succès qui a accueilli *Vous n'êtes pas vieux!* et le *Bain des Charbonniers*, l'inénarrable légende de « *Christophe-sans-Souliers* ».

Pour être exactement renseigné à l'avance sur les tendances et les variations de la mode, il est indispensable de consulter la *REVUE DE LA MODE*, journal essentiellement français, dont tous les modèles de toilette, de confections, de costumes d'enfants, de lingerie, de chapeaux, de coiffures, etc. (100 modèles par mois), sont dessinés, gravés et exécutés par les meilleurs artistes parisiens, avec le concours des premières maisons de mode et de couture de la capitale. Deux fois par mois, la *REVUE DE LA MODE* publie un grand nombre de patrons imprimés de grandeur naturelle. Demander, par lettre affranchie, un numéro spécimen, qui sera envoyé gratis.

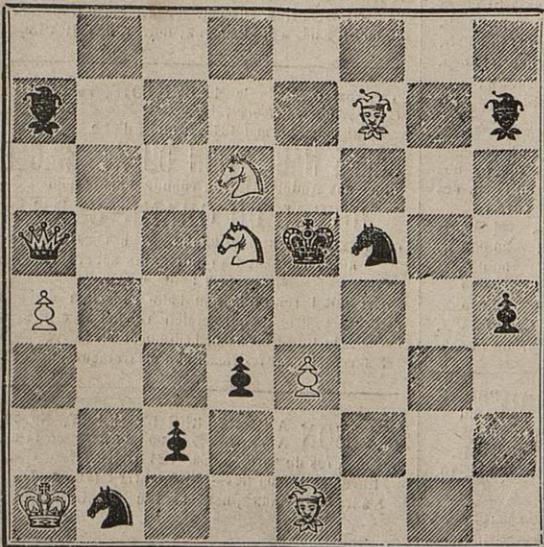
Bureaux: 45, quai Voltaire, à Paris.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. L. AUDBOURG et C^{ie}, 40, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.



PROBLÈME N° 650

COMPOSÉ PAR M. H. J. C. ANDREWS
English chess Problems.



Les Blancs font mat en quatre coups,



HORTICULTURE. — BASSE-COUR

JOURNAL LA MAISON DE CAMPAGNE

(17^e ANNÉE)

Journal illustré des châteaux, des villas, des petites et grandes propriétés rurales

INDICATION DES TRAVAUX DE JARDINAGE ET DES SEMIS, CHAQUE MOIS. — ARBORICULTURE. — CULTURE DU POTAGER. — SERRES CHAUDES ET TEMPÉRÉES. — DESCRIPTION DES FLEURS ET FRUITS NOUVEAUX. — PLANTES D'APPARTEMENT. — SOINS A DONNER AUX ANIMAUX DOMESTIQUES POUR CHAQUE SAISON, LA NOURRITURE QUI LEUR CONVIENT, REMÈDES A LEURS MALADIES. — OISEAUX DE BASSE-COUR ET OISEAUX DE VOLIÈRE. — ACCLIMATATION. — ABEILLES. — PISCICULTURE. — EMBELLISSEMENT DES JARDINS. — MODÈLES DE CONSTRUCTIONS CHAMPÈTRES. — PLANS DE JARDINS. — CONNAISSANCES UTILES A LA CAMPAGNE. — PETITES RECETTES DE MÉNAGE, ETC.

Parait tous les 15 jours: 16 pages, 10 gravures par numéro. Un an, 15 francs.

Six magnifiques aquarelles par an, de plans de jardins, de maisons de campagne et de basses-cours.

PRIMES GRATUITES POUR L'ANNÉE 1876, RENDUES A DOMICILE FRANCO DE PORT

1^o Mois d'octobre, novembre et décembre gratuitement; 2^o un joli couteau de jardinage à 3 lames: écusson-noir, greffoir et serpette, de la fabrique de MM. Lamoureux frères, de Nogent; 3^o 15 paquets de graines de fleurs nouvelles ou de légumes nouveaux. — Envoyer un mandat-poste de seize francs (un franc pour le port des primes) à M. Edouard Le Fort, directeur du Journal, 233, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris. — (Belgique, Suisse et Italie, 3 francs en sus.)

Nous recommandons particulièrement les *Déjeuners du Grand-Hôtel*: 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners de la Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

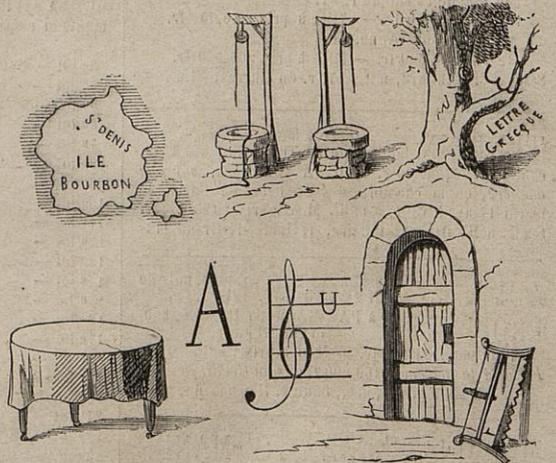
Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

RÉBUS

Ont deviné le dernier rébus: l'OEtype du café de l'Univers, au Mans; Convolvulus, Batatas et Melo, à Cherbourg; Brissard, à Orléans; café Négociant, à Gray; Eugène Robardey; Martin Maraval; cercle d'Amplepuis; André; Julien Roux, hôtel de Bretagne, à Piré; A. Griffon.

Le directeur-gérant: PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 43, QUAI VOLTAIRE.



Explication du dernier rébus: Sans ses Tuileries, le Louvre semble un corps sans tête.